

JOURNAL N° 4.

DU 16 SEPTEMBRE 1794.



T A B L E A U

D E

LA DERNIERE QUINZAINE.

P R O S P E C T U S.

QUEL tableau que celui de la fin du dix-huitième siècle! Jamais les Annales de tous les âges ne présentèrent un spectacle plus imposant aux pinceaux de l'histoire, et n'ouvrirent un champ plus vaste aux calculs de la politique et à la méditation du philosophe.

Assurément un écrivain qui s'attacheroit à peindre à grands traits, et avec une impartialité fière et sévère les grands mouvemens qui ont signalé cette époque mémorable, auroit quelque droit à l'indulgence et aux encouragemens du public.

Telle est la tâche pénible que nous nous sommes imposée en ~~en~~ reprenant cette nouvelle feuille. Nous espérons qu'elle sera distinguée de cette foule de pamphlets périodiques, dont l'unique

†

1B

1315

Rec. VA

1'905'944

mission paroît être d'égarer l'opinion publique, qui n'eût jamais, cependant, un besoin plus pressant d'être éclairée.

Spectateurs très-désintéressés de la grande querelle qui tient l'Europe en suspens, ce ne sera pas à travers le prisme imposteur de l'esprit de parti que nous présenterons les faits à nos lecteurs. Notre premier devoir sera d'être vrais; persuadés que le moyen le plus sûr d'intéresser et de réussir, c'est d'observer avec soin et d'être peintre fidèle.

*Liberté sans licence et vérité sans fiel*: telle est l'épigraphe que nous aurions pu choisir, et l'honorable pavillon auquel nous serions surtout jaloux de faire reconnaître cette feuille.

Afin de lui donner un intérêt aussi général que possible, nous aurons soin, indépendamment de nos correspondances particulières, de compulsier et d'extraire les journaux les mieux faits des différentes nations. Tous les événemens tant politiques que militaires, et particulièrement ceux qui peuvent influer sur la destinée des Etats, y seront scrupuleusement consignés, avec cette franchise décente, qui s'éloigne également du fiel de la satire et du vil manège de l'adulation.

Si le champ de la politique nous promet une

moisson abondante, en revanche celui de la littérature est frappé de la plus désastreuse stérilité. Nous essayerons cependant de glaner dans ce dernier, et de cueillir quelques fleurs parmi les ronces qui le désolent.

Ce journal ne paraîtra que tous les quinze jours. Nos tableaux y perdront un peu de cette fleur de nouveauté, qui n'est souvent que la livrée de l'erreur; mais ils n'en paraîtront pas moins frais, et sûrement ils en seront plus fidèles.

Nous ne nous flattons pas cependant qu'il ne se glisse point d'erreurs dans cet ouvrage, mais il y en aura moins que dans les autres journaux, parce que l'air que nous respirons est moins chargé de ces vapeurs qu'exhalent les passions et l'esprit de parti, parce que quinze jours suffisent pour détruire tous ces bruits mensongers, qui naissent une nuit, circulent quelques jours, et disparaissent enfin sans retour.

Nous donnerons à chacun des N°. de ce Journal, pris séparément, le titre de *Tableau de la dernière Quinzaine*, et lorsqu'il formera un volume, nous lui donnerons celui de *Tableau de la fin du dix-huitième Siècle*.

Il paraîtra sous le format in-8°. qui nous a paru le plus commode, et contiendra vingt-quatre

Numéros par année qu'on pourra relier en trois volumes. Chaque Numéro contiendra deux feuilles et demie, sur le même papier, les mêmes caractères et le même format que ce Prospectus.

Le prix de la souscription sera de L. 6 de Suisse, soit L. 9 de France pour une année, et de L. 4 de Suisse, soit L. 6 de France pour six mois, pris à Lausanne, payables en souscrivant. On peut adresser l'argent par la poste.

Le premier Numéro a paru le 1 Août.

*On s'abonne*

A Lausanne, chez André Fischer, Libraire.

—— Hignou et Comp. Imprimeurs dudit Journal.  
Et en général, dans toutes les villes, chez les Directeurs des postes & chez les principaux Libraires du Pays & de l'Etranger.

P. S. Nous prévenons MM. les Amateurs de ce Journal, de même que les Libraires chez qui on aura souscrit, que nous ne leur adresserons leurs exemplaires, que lorsque nous aurons reçu le prix de leur abonnement suivant l'usage.

---

## T A B L E A U

### P O L I T I Q U E E T L I T T É R A I R E

*de la fin du dix-huitième siècle.*

---

AVANT de mettre sous les yeux de nos lecteurs les événemens dont l'Europe est aujourd'hui le théâtre, il paroît nécessaire de remonter à leur origine, et par conséquent à celle de la révolution française, dont les convulsives secousses ont donné une direction imprévue et nouvelle aux combinaisons de la politique Européenne.

Le Nord étoit agité par une guerre sanglante, mais elle ne fut pas d'une longue durée; le roi de Suède, qui n'avoit pas craint de descendre avec les Russes dans l'arène des combats, se hâta, après une alternative rapide de victoires et de défaites, de conclure une paix, peu honorable, il est vrai, mais qui lui étoit devenue nécessaire.

L'empereur, après avoir lutté quelque tems avec l'empire Turc, se vit enfin contraint d'acheter la paix au prix de l'importante forte-

*Tome I.*

A





resse de Belgrade, l'éternel objet de la jalousie et de la cupidité des Ottomans. Ceux-ci, à leur tour, battus par les Russes et humiliés encore une fois sous l'ascendant du génie de l'étonnante Catherine, ne purent mettre fin à cette guerre désastreuse, qu'en abandonnant à leurs dangereux adversaires Oczakow et quelques-unes de leurs autres possessions.

La Hollande qui recéloit, depuis longtems, dans son sein les germes de l'explosion qui éclata en 1787, s'étoit flattée d'avoir trouvé le moment de briser le joug de la maison d'Orange; mais les bayonnettes Prussiennes la forcèrent, en un instant, de redevenir Stathoudérienne, et d'ajourner à une époque moins défavorable leurs chimériques projets de vengeance.

L'Angleterre, jalouse de régner sur les mers sans partage, fomentoit, en secret, les troubles naissans de la France, et sourioit avec complaisance aux divisions intestines qui menaçoient de déchirer ce beau royaume. Cependant elle s'épuisait en préparatifs militaires de tout genre. Elle se flattoit d'élever sa puissance sur les débris de celle de son éternelle et implacable rivale, et de réaliser enfin ce mot d'un Anglais célèbre: "Il ne faut pas qu'il se tire un coup de

canon en Europe sans la permission de l'Angleterre".

L'Italie, que sa division en petits États et l'influence toute puissante de la maison d'Autriche condamnoit à une nullité presque absolue, demeuroid spectatrice indifférente des grands mouvemens qui commençoient à ébranler l'Europe. Elle ne se doutoit guère qu'elle se verroit entraînée elle-même dans ce tourbillon rapide dont elle n'avoit pas assez calculé l'effrayante activité.

La Suisse, fidèle à la sage politique qui, depuis près de deux siècles, préside à toutes ses délibérations, est restée heureusement immobile au milieu du choc terrible des intérêts divers qui se heurtent avec violence autour d'elle. Sa situation, sa constitution, ses véritables intérêts bien entendus; tout, en un mot, lui fait une loi impérieuse de la conduite, à la fois ferme et mesurée, qu'elle a tenue depuis l'éruption des premiers orages de la révolution française.

La France, redoutable par sa population, ses richesses, son industrie et ses inépuisables ressources, sembloit devoir dicter des loix à toutes les autres puissances. Pendant longtems le cabinet de Versailles avoit été le centre auquel venoit aboutir tous les fils de la politique Euro-



péenne. Il est vrai que cette prospérité apparente ne cachait que des ruines, et que les colonnes antiques sur lesquelles reposait ce majestueux édifice menaçaient déjà depuis longtems de s'écrouler, minées imperceptiblement par la rouille dévorante des abus.

Personne n'ignore jusqu'à quel point ils étoient montés. Il n'étoit aucune des branches de l'administration qui n'en fut gangrenée; mais aux yeux de ceux qui en jouissoient, ils paroissent des droits sacrés. Les guerres multipliées, et plus encore un enchaînement de déprédations inouïes, et dont le tableau deviendroit un lieu commun dégoûtant, avoit rendu la surcharge des impôts inévitable et porté à son comble le mécontentement de tous les ordres de l'État.

Le moment de la crise approchoit, et il faut convenir qu'il eut été prodigieusement difficile d'en prévenir ou même d'en retarder l'explosion. Ce n'est pas à l'instant où un vaisseau va s'abîmer dans la mer qu'il peut être utile d'en régler le gouvernail. D'ailleurs quelle main assez ferme et assez puissante eut pu tenir les rênes dans des circonstances aussi extrêmes. Le génie de l'inflexible Richelieu lui-même auroit pâli devant celui de la révolution; lui-même, dis-je,

eut été entraîné par le torrent des événemens.

L'infortuné Louis, avec les intentions les plus droites, avec l'amour de l'ordre et de la justice, étoit loin d'avoir cette énergie de l'ame qui fait les grands rois et maîtrise les coups de la fortune. Il étoit bon, mais foible, et c'est cette foiblesse qui, en l'asservissant aux hommes vils qui entouroient son trône, a fini par le précipiter dans l'abyme.

M. de Calonne, qui voyoit mieux que personne la grandeur du mal, sentoit en même tems combien il étoit difficile d'y apporter quelque remède. Il avoit mis le doigt dans la plaie profonde qui déchiroit l'empire, et lorsqu'il assembla les notables, il ne se faisoit pas illusion sur l'inutilité de cette mesure. En effet, elle ne fut qu'un paillatif très-insuffisant, et finit même par devenir fatale aux imprudens qui n'avoient pas craint d'y avoir recours.

On n'a point oublié la lutte indécente des parlemens contre la cour. Ces scènes qui, dans le principe, n'étoient que déplorablement scandaleuses, furent le prélude ou le signal des scènes sanglantes qui se sont succédées presque sans interruption jusqu'à ce moment.

Une circonstance qui prouve par quelle aveu-

gle fatalité sont gouvernées les affaires humaines, c'est l'obstination opiniâtre avec laquelle les parlemens et la cour elle-même pressoient la convocation des états-généraux qu'ils invoquoient à grands cris comme les seuls juges naturels de leur querelle.

Cette faute ne fut pas au nombre des fautes heureuses, et les deux parties l'ont payée cher dans la suite. Ici l'on se rappelle involontairement la fable du lapin et de la belette, qui implorèrent la médiation de rominagrobis. Le mitis fourré :

Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Fut-ce un bien, fut-ce un mal que cette convocation des états-généraux ? Voilà une question que nous nous garderons bien de décider. Quoiqu'il en soit, il paroît constant que c'est à M. Necker que l'Europe en a l'obligation. Ce ministre s'étoit imaginé que les députés aux États seroient entre ses mains des instrumens dociles qu'il feroit jouer à volonté, et qui obéiroient aveuglément à l'impulsion qu'il lui plairoit de leur donner. Une expérience cruelle ne tarda pas à le détromper. Il vit bientôt que son influence sur les représentans de la nation française étoit ce qu'elle devoit être, c'est-à-dire

nette : il vit, dis-je, qu'il étoit plus facile d'éveiller les passions que de les diriger ; d'exciter l'orage que de faire surgir sa barque au port après avoir déchainé tous les vents contre elle.

Nous ne retracerons point à nos lecteurs cette suite d'orages du sein desquels nous vîmes éclore la constitution donnée à la France par les députés de la première législature. Ce fut également au milieu de la foudre et des éclairs que fut promulguée la loi divine donnée par le législateur hébreu au peuple Juif, pour servir de règle à sa conduite.

Sans doute il y avoit des choses admirables dans cette constitution ; mais ceux qui en avoient été les artisans paroissent avoir oublié que c'étoit pour des hommes, et pour des hommes infiniment corrompus qu'elle étoit destinée. C'est dire assez, que plus ces loix nouvelles paroissent s'approcher de la perfection dans la théorie, plus elles devenoient inexécutable dans la pratique.

Ce seroit peut-être ici le lieu de faire l'énumération des maux presque incalculables que la métaphysique a faits au genre humain ; combien avons nous vus de ces écrivains, égarés par elle, régenter fièrement l'univers, et du haut de leur grenier réformer les empires, en mettant de vai-

nes abstractions à la place de la réalité, du sens commun et de l'expérience ?

Quoiqu'il en soit, il est certain que ce code si vanté trouva le secret de déplaire également à tous les partis, soit qu'il heurtât trop à découvert les intérêts secrets de la majorité; soit que le petit nombre de gens éclairés préjugassent dès lors qu'un accouplement aussi monstrueux de pièces rapportées et presque toujours incohérentes, se décomposeroit au premier choc.

Les plus indulgens aimoient à le lire comme on aime à parcourir le roman des Sévarambes, ou les rêveries politiques du bon abbé de St. Pierre.

Une circonstance plaisante, et qui n'a point échappé, dans le tems, à l'œil de l'observateur, c'est qu'il n'étoit aucun parti qui, tout en protestant de son amour pour la constitution, ne cherchât sourdement à la renverser; tous la détestoient dans le fond du cœur, mais tous feignoient de l'adorer. On encensoit d'une main la divinité, tandis que de l'autre on brisoit sans pudeur ses autels.

C'est ici le moment de jeter un coup d'œil sur les deux principales factions qui se disputoient le droit de régler les destinées de la France.

La première étoit celle des Jacobins, non pas toute puissante comme elle l'est aujourd'hui, mais luttant cependant déjà avec avantage contre des adversaires, redoutables sans doute, mais qui avoient eu l'irréparable tort de négliger le ressort terrible de la faveur du peuple et de l'opinion publique.

On sent qu'une faction qui ne cessoit de répéter qu'un roi étoit un hors-d'œuvre très-inutile et infiniment dangereux à la machine politique, ne pouvoit pas goûter une constitution bazée sur la déclaration la plus expresse de la monarchie.

Il est inutile d'observer que le second parti, je veux dire celui qui avoit arboré l'écharpe éclatante du pur royalisme, ne goûtoit pas davantage un ordre de choses qui portoit la hache sans pitié sur presque toutes les prérogatives du monarque.

Je ne parle point ici de cette classe nombreuse d'êtres nuls, justement flétris du nom honteux de modérés, de mixtes, d'impartiaux, etc. Il n'étoit pas difficile de prévoir que ces lâches intermédiaires seroient inévitablement écrasés au moment où les deux factions viendroient à se heurter.

Au milieu des tempêtes d'une révolution il n'y a



que les partis extrêmes qui soient sûrs. Louis XVI en a fait la fatale expérience. Ce sont ses demi-mesures, ses vacillations perpétuelles, en un mot, sa politique indécise et versatile qui l'ont fait périr sur un échaffaut. S'il se fut fait bon royaliste ou franc Jacobin, il régneroit encore.

Nous l'avons déjà dit, on ne pouvoit guère présumer qu'une constitution qui n'étoit au fond qu'un alliage ridicule de la république avec la monarchie, put résister longtems aux coups redoublés qu'on lui portoit de toutes parts. Elle se traîna cependant jusqu'à la seconde législation, portant, pour ainsi dire, dès l'instant de sa naissance, le germe d'une mort prochaine, et tous les signes d'une caducité prématurée.

Elle étoit sur-tout un obstacle aux vœux secrets des Jacobins. On n'étoit plus ce qu'on avoit été, mais, à leur compte, on étoit encore loin de ce qu'on devoit être. Un roi ne leur sembloit plus qu'un simulacre inutile qu'on payoit trop cher, et dont le voisinage corrupteur menaçoit la liberté.

Il falloit donc le renverser; mais pour cela il étoit nécessaire de travailler à rendre Louis odieux, et c'est à quoi ils réussirent au-delà de

leurs espérances. Convenons cependant que ce prince sembla lui-même concourir aux vues de ses ennemis, en se collant trop obstinément à une constitution dont personne ne vouloit, et que Paris et Coblençe réprouvoient également.

La guerre venoit d'être déclarée à l'empereur. Cette mesure, dont les suites étoient incalculables, n'étoit qu'un piège que la cour et les Jacobins se tendoient mutuellement. Chacun d'eux se flattoit que cette rupture, en donnant aux affaires une face nouvelle, améneroient des événements favorables au développement des vastes projets qu'ils méditoient.

Depuis longtems, un génie malfaisant sembloit verser sur toutes les délibérations du cabinet des Tuileries ses sinistres influences. Encore cette fois-ci la cour fut prise pour dupe. Elle auroit dû prévoir que les Jacobins, maîtres de l'opinion publique, mettroient également à profit tous les hazards de la guerre, les revers comme les succès, pour alimenter, à leur gré, la fermentation, et porter à son plus haut période l'exaspération du peuple contre le malheureux monarque.

Au reste, le traité de Pilnitz, quoiqu'il existât depuis plus d'un an, fournit à cette rupture un

prétexte du moins plausible. L'empereur, sans doute, ne voyoit pas de bon œil la révolution française, mais il ne cherchoit pas la guerre. Une imprudente levée de boucliers contre le Turc avoit épuisé ses finances et fatigué ses peuples. Il étoit d'ailleurs trop éclairé sur ses véritables intérêts, pour ne pas attendre plus de fruit des troubles intérieurs de la France que des plus grands efforts qu'il pourroit faire contre elle.

Cette guerre se fit d'abord avec lenteur, mais bientôt elle prit un caractère plus sérieux. Une armée considérable, rassemblée sous les ordres du roi de Prusse et du duc de Brunswic, pénétra en France; les intelligences qu'ils s'étoient ménagées leur ouvrent les portes de Longwi et de Verdun; la Champagne est envahie et l'effroi vole jusqu'à Paris.

Le manifeste imprudent du duc de Brunswic avoit blessé les Français, et ne contribua pas peu à développer en eux l'énergie étonnante qu'ils firent éclater dans cette terrible crise. La présence du danger doubla leurs forces et leur créa des ressources imprévues. Bientôt ils eurent une armée, et Dumouriez, qui cherchoit avec ardeur toutes les occasions de fixer sur lui les regards de l'Europe, eut la gloire d'expulser les

Prussiens du territoire de la république naissante, sans leur avoir livré une seule bataille.

Il est vrai que cette gloire il dut incontestablement la partager avec les pluyes constantes qui, pendant près de trois mois, semblèrent vouloir inonder les champs français d'un déluge nouveau. Elles combattirent plus utilement pour lui que n'auroit pu le faire ni le fer ni le feu. Les vastes plaines de la Champagne, métamorphosées en marais fétides, devinrent le tombeau où s'engloutissoient les Prussiens et les Autrichiens. Une épidémie mortelle consumoit à la fois les hommes et les chevaux; et tel fut le désastre de cette campagne que Brunswic put regarder comme une espèce de triomphe d'avoir ramené en Allemagne les tristes débris de son armée.

Dumouriez ne borna pas là ses exploits, et nous touchons aux beaux jours de sa gloire, je veux dire la bataille de Gemmape et l'invasion brillante des Pays-Bas. Il est vrai que cette conquête avoit l'air d'une féerie, et l'heureux général étoit l'enchanteur, à la voix duquel tomboient sans efforts les murs des cités de la Belgique épouvantée. Les gosiers enroués de nos crieurs à gages se fatiguoient à proclamer tous

Ies soirs, d'une voix stentorée, aux Parisiens ébahis les exploits multipliés de leur nouvel Achille.

Philippe IV disoit, avec amertume, que Louis XIV auroit dû envoyer ses laquais prendre possession de la Franche-Comté, mais que n'eut-il pas dit au récit de l'expédition de Dumouriez qui sembloit en effet moins avoir subjugué la Belgique que l'avoir gagnée à la course: au reste la rapidité de ces conquêtes des Français ne peut être comparée qu'à la rapidité plus grande encore avec laquelle elles leur furent arrachées.

Ce qui devoit porter Dumouriez aux nues fut précisément ce qui le perdit. Son excessive ambition n'avoit point échappé aux meneurs du parti qui jusques là s'étoit servi si utilement de lui. La crainte qu'il leur inspiroit étoit telle que sur la fin ils redoutoient bien moins ses revers que ses victoires. Il les avoit sauvés d'un péril imminent; c'étoit un tort qu'ils ne lui pardonnoient pas, et dès cet instant sa perte fut jurée.

Dumouriez, aussi fin qu'eux, vit très-bien l'orage qui se formoit sur sa tête, et il eut l'audace d'essayer de le conjurer. Il n'ignoroit pas qu'une fois proscrit par les Jacobins, une mort

sanglante étoit le seul traité qui put exister entre eux et lui; d'après cette vérité il prit son parti sur le champ, et fut le premier à lever l'étendard contre ces mêmes hommes dont il avoit naguères si lâchement mandié la faveur.

Cet homme, vraiment extraordinaire, sentit que, dans cette crise décisive, il lui étoit important de se conserver un parti dans le sein même de la convention nationale; il eut donc l'adresse de s'y ménager à la fois et la faction puissante de la Gironde et celle du trop fameux Danton.

La coalition de Dumouriez avec les Girondins ne fut pas difficile à conclure; comme, dans ce moment, leurs haines privées et leurs intérêts politiques étoient les mêmes, un danger commun les eut bien vite réunis, et ce point de réunion étoit la destruction des Jacobins. Ce fut Gensonné qui fut chargé de la négociation de ce singulier traité. On nous a même communiqué, à ce sujet, des particularités assez piquantes, et dont nous pourrons un jour faire part à nos lecteurs.

Quant à Danton, son rapprochement avec Dumouriez s'explique facilement. Chacun de ces deux personnages regardoit l'autre comme l'ins-



trument de ses vues particulières, et s'imaginait, non sans quelque fondement, faire la loi au reste de la France, à la faveur de ce scandaleux duumvirat.

On n'a point oublié l'indécent plaidoyer que Danton eut la gaucherie de prononcer en faveur de Dumouriez à la tribune de la convention; cette singulière pièce d'éloquence porta le premier coup à l'immense popularité que ce chef fougueux de la démagogie s'étoit acquise à Paris. A dater de cet instant, nous l'avons vu tomber de chute en chute jusques sous le couteau fatal de la guillotine, et ce même peuple, dont il avoit été l'idole, l'a vu marcher au supplice avec indifférence.

Ces détails nous donnent la clef du caractère du célèbre vainqueur de Gemmape. Vrai Protée politique, il se plioit à tout, et prenoit à son gré toutes les formes, pour arriver plus sûrement à son but. A Paris, il coëffa du bonnet rouge sa tête ministérielle; à Sparte, il eut savouré avec délices le brouet noir des Lacédémoniens.

Il arboroit indifféremment le pavillon de tous les partis, ou plutôt il les eut tous immolés, tour à tour, et sans balancer, à son ambition.

On a cru le voir successivement aristocrate,  
Jacobin,

Jacobin, Brissotin, Autrichien, orateur, auteur enfin; mais il n'étoit rien de tout cela. Qu'étoit-il donc? Ambitieux.

Il adula les Jacobins aussi longtems qu'il crut pouvoir les faire servir à l'exécution de ses projets; mais dès l'instant qu'il se vit pénétré par eux, il devint le plus dangereux de leurs ennemis. Au fond, tous les événemens étoient égaux à ses yeux, il ne les calculoit que relativement à leur influence sur ses vues particulières. Je crois que s'il eût pu sauver le roi, il l'eût fait, mais s'il avoit regardé la mort de ce prince comme un échelon pour monter plus haut et plus vite, il auroit été le premier à le traîner lui-même à l'échaffaut.

Ceux qui ont suivi Dumouriez le reconnoîtront à ces traits: s'ils ne le flattent pas, ils le peignent au moins fidèlement, et à coup sûr la lecture des étranges mémoires qu'il a eu la mal adresse de publier, ne désabusera personne.

Cependant les hostilités commencèrent sérieusement entre Dumouriez et les Jacobins. Ces derniers, après avoir déchainé contre lui à Paris tous les roquets de la démagogie, envoyèrent dans les armées du Nord des agens secrets qui le peignirent aux soldats sous les plus noires

couleurs. Dumouriez, de son côté, ne les ménageoit pas. Les excès auxquels se livrèrent une partie des Français qui étoient entrés dans le Brabant lui en fournirent un prétexte plausible; il sévit contre eux avec une rigueur qui acheva de lui aliéner, sans retour, l'espèce de faveur populaire dont il avoit été investi jusqu'à ce moment.

Nous n'insisterons pas sur les détails de l'invasion de la Hollande. Après la rebuffade de Maestricht et l'affaire décisive de Neerwinden, Dumouriez conçut le projet plein d'audace de marcher sur Paris à la tête de son armée.

... Mais, pour être approuvés,  
De semblables projets veulent être achevés.

Le général ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avoit trop compté sur son influence sur ses troupes et sur la faveur publique: trésor mobile et léger qui se perd et s'acquiert en un jour. D'un autre côté, par le parti extrême qu'il avoit pris, il venoit de s'ôter l'appui de la faction puissante qui le protégeoit jusques dans le sein même de la convention. Les Girondins, pour échapper à tout soupçon de connivence, enchérent encore sur les Jacobins dans l'acharnement qu'ils manifestèrent contre lui. Au reste, il étoit assez

plaisant de voir tous les partis, Girondins, Dantonien, Jacobins, Orléanistes, se rejeter, tour à tour, l'accusation de complicité avec un homme que la voix publique venoit de déclarer traître à la nation, parce qu'il avoit eu l'impardonnable tort de ne pas réussir. Encore une preuve à ajouter à mille autres, que c'est le bon ou mauvais succès qui fait presque toujours la moralité des grands événemens politiques.

Dans cet état de choses, et après avoir lutté quelque tems, avec courage, contre sa mauvaise fortune, Dumouriez sentit enfin que, pour soustraire sa tête au fer vengeur de la guillotine, une fuite précipitée étoit la seule ressource qui lui restât. Il eut le bonheur d'échapper. Nous l'avons vu depuis en butte aux traits de tous les partis, promener, de contrée en contrée, son inquiétude et ses regrets, sans avoir trouvé jusqu'à ce moment de terre hospitalière où il put reposer sa tête.

Un fait qui paroitra, sans doute, extraordinaire à plusieurs de nos lecteurs, mais qui n'en est pas moins très-réel, c'est que la défection de Dumouriez, après la perte de la bataille de Neerwinden, fut plus nuisible qu'utile aux progrès de l'armée coalisée. Les chefs de cette armée

qui comptoient sur leur intelligence avec ce général, ainsi que sur la révolution qui devoit s'opérer en France, ou même à Paris, en sa faveur, ces chefs, disons-nous, laissèrent échapper sans retour une occasion peut-être unique, et perdirent un tems précieux, pendant lequel les Français revinrent insensiblement de la stupeur profonde où les avoient jettés la trahison de Dumouriez. Ajoutons que la négociation singulière qui eut lieu à la suite de cet événement, redonna à la république toutes les troupes qui avoient été employées à l'expédition de la Hollande, et personne n'ignore combien il eut été facile de les envelopper et de les forcer à se rendre.

Voici une petite anecdote que nous tenons d'un officier du Pays-de-Vaud, au service de l'empereur, mais qui n'a pas voulu nous permettre de le nommer. Outré de l'immobilité apathique de Cobourg après sa victoire, il s'approcha de lui et lui dit, en parodiant un mot déjà connu : " Tu sais vaincre, Cobourg, mais tu ne sais pas profiter de ta victoire ". Ce général sentit le trait, mais il étoit trop tard.

La guerre se prolongea sans événement décisif; elle redevint un art. Les Français s'instruisirent

par leurs défaites à vaincre à leur tour; ce fut là tout le fruit que les Autrichiens retirèrent des avantages qu'ils remportèrent dans quelques combats livrés vers la partie du Nord. Leur armée se fatigua aux sièges de Valenciennes, de Condé et du Quesnoi, et ne fit rien de plus, tandis que du côté du Rhin, l'armée prussienne, après avoir repris Mayence, se répandit dans une petite partie de l'Alsace dont elle se vit expulsée à la fin de la campagne.

Comme si la force et l'énergie des Jacobins eût été doublée par la présence et la multitude des dangers, ils sembloient les appeler eux-mêmes et s'en créer tous les jours de nouveaux. Non contents d'avoir déjà en quelque sorte toute l'Europe sur les bras, ils ne craignirent pas de déclarer la guerre aux Anglais, et de défier au combat ces redoutables insulaires. Certainement ces derniers avoient lieu de se flatter d'un triomphe facile, et de voir enfin s'accomplir le vœu le plus cher à leur cœur, l'*anéantissement de la marine française*. Mais encore cette fois-ci l'événement a trompé tous les calculs de la prudence humaine. Jusqu'à ce moment les succès de cette guerre ont été, au moins, balancés. Les corsaires français ont désolé les côtes de la Gran-



de Bretagne et fait à son commerce un dommage incalculable. D'un autre côté, le succès n'a pas couronné les premiers efforts des Anglais. Après avoir fait une tentative inutile pour s'emparer de Dunkerque, ils voulurent saisir l'occasion de l'insurrection des départemens contre la convention nationale pour faire soulever tout le Midi de la France. Ils ne réussirent qu'à ébranler Marseille; des intelligences secrètes leur livrèrent Toulon, qu'ils ne purent pas défendre, et bientôt toutes les provinces méridionales se virent forcées, malgré l'appui britannique, de plier sous l'ascendant de la faction puissante qui venoit de terrasser le fédéralisme.

Sur les frontières d'Espagne, il y eut quelques combats peu décisifs, quelques places prises ou perdues, quelques postes enlevés, mais nul de ces événemens *marquans* qui ont droit de fixer les regards de l'observateur. Cette partie des frontières intéressoit peu la convention; aussi la guerre n'y a-t-elle occupé que de petites armées et des généraux dont le nom est à peine cité.

Vers l'Italie, les Français s'étoient emparés du comté de Nice et de la Savoie, et ils s'y sont maintenus malgré tous les efforts des Piémontois. La tentative de ces derniers pour rentrer en Sa-

voie, ne fut pas heureuse; ils s'étoient emparé des vallées de la Maurienne et de Salenches, mais leur petit nombre, le peu de concert des mesures prises par leurs généraux, et la difficulté du transport des vivres et du canon, firent languir d'abord, et enfin échouer totalement une expédition qui, si elle eut été suivie avec rapidité, eut pu délivrer Lion et changer en France la face des affaires. Les Piémontais, après quelques combats furent forcés de retrograder et de repasser les monts.

Tel est le tableau infiniment réduit des événemens qui se passoient au dehors; leur réaction sur l'intérieur avoit été terrible, et il ne se tiroit pas un coup de canon sur la frontière qui ne retentit jusqu'à Paris. Cette ville étoit le foyer où tous les orages venoient se réfléchir, et qui les renvoyoit, à son tour, sur tous les points de l'empire. Quelle époque que celle qui se présente dans ce moment à nos regards! Avec quelle effrayante rapidité se pressent les événemens! La journée du 20 Juin fut l'éclair qui précède la foudre. Le moment de la catastrophe approche. Tous les partis se heurtent avec fureur, toutes les cordes des passions vibrent à la fois. Enfin, l'ange de la mort, planant sur le palais des Tuile-

ries, donne le signal de la journée du 10 Août.

Jettons un voile épais sur des scènes que notre plume se refuse à retracer, et dont nous voudrions pouvoir éteindre la mémoire. Pourquoi vous faire verser de nouvelles larmes, en remettant sous vos yeux le déchirant tableau des infortunés immolés le 10 Août et le 2 Septembre ? Hélas ! ces victimes n'ont pas été les dernières, et tous les jours encore la France désolée se baigne dans le sang de ses enfans.

Le roi, maîtrisé par cette influence fatale qui le faisoit marcher rapidement de faute en faute, eut la foiblesse de se réfugier dans le sein de la convention nationale. Il y cherchoit un asyle, mais il y trouva la mort qu'il eut probablement évitée s'il eût eu le courage de ne pas la redouter et de la regarder en face.

Resserré d'abord étroitement dans la tour du temple, il n'en sortit que pour donner à l'univers épouvanté un second exemple de l'excès des vengeances des peuples. Je l'ai vu mourir. Aucune foiblesse n'a déshonoré sa fin, et il est monté en souriant sur l'échaffaut.

L'issue tragique de ce procès mémorable n'étoit pas difficile à prévoir. Il n'étoit plus question d'examiner si le roi étoit coupable ou non, mais

ses juges, qui n'ignoroient pas que leurs têtes chancelleroient sur leurs épaules aussi longtems que Louis conserveroit la sienne, se hâtèrent de la faire tomber, croyant scéler de son sang leur sûreté individuelle.

Le décret qui donnoit à la France une constitution républicaine, étoit à peine proclamé que déjà la république naissante se vit déchirée par deux factions presque également puissantes, et dont la convention nationale elle-même étoit le foyer. Celle de la Gironde avoit à sa tête des hommes d'un mérite connu, presque tous gens de cabinet, très-bons pour imaginer un plan, mais, malheureusement pour eux, incapables de l'exécuter.

Au milieu des tempêtes d'une révolution, ce n'est pas la plume qui décide les événemens, c'est le glaive le mieux affilé.

Les Girondins ne parloient que d'humanité, de modération, de justice. On prévint dès lors qu'ils succumbéroient. Crainte de démentir des principes affichés avec ostentation, ils refusèrent de se servir des moyens qu'ils avoient entre les mains pour terrasser leurs adversaires.

Voici un fait que nous garantissons être rigoureusement vrai dans tous ses détails : Une nuit que

les principaux chefs du parti de la Gironde étoient rassemblés chez le ministre de l'intérieur, ils virent entrer le commandant des M. . . . ., homme entièrement à leur dévotion, et dont l'audace égaloit le sang froid: "Écoutez-moi, leur dit-il, il ne s'agit pas de délibérer mais de frapper. Tout est prêt; il n'y a pas un instant à perdre. Donnez-moi le signal; demain vos ennemis ne seront plus, et vous serez les maîtres de Paris".—Roland, Brissot et Gensonné pâlirent à ces mots; la présence du danger les avoit glacés d'effroi. Les misérables! Ils ne savoient donc pas que la mort ne frappe que le lâche qui recule à son aspect! Barbaroux seul tire son poignard: "Allons mes amis, dit-il, marchons. Étouffons-les avant d'être étouffés par eux". Mais on n'électrise pas des cadavres. Ils demeurèrent immobiles. Enfin, Gensonné répondit, en bégayant, au brave commandant: Demain nous verrons.—Eh! demain il ne sera plus temps, reprit celui-ci en frémissant de rage. A ces mots il se retire en disant tout haut: "Voilà des b.... bien lâches". Mais de ce même pas il se rendit au comité secret des Jacobins: "J'ai été votre ennemi, leur dit-il, mais dès aujourd'hui mon cœur et mon bras sont à vous; comptés sur

moi jusqu'à la mort". Et il leur a tenu parole.

On conçoit, d'après cette anecdote, que la lutte n'étoit pas égale entre les Girondins et leurs terribles adversaires. Tandis que les uns faisoient des phrases et *procrastinoient*, les autres aiguisoient en silence leurs poignards et épioient l'occasion de frapper.

Elle ne tarda pas à se présenter. La journée du 31 Mai vint enfin terminer cette grande querelle. Nous avons vu périr successivement d'une mort sanglante les chefs et tous les principaux adhérens de cette redoutable faction de la Gironde, dont le but absurde étoit, comme on sait, de morceler la France et de faire de chacun de ses départemens autant de petites républiques fédératives, unies entr'elles, à peu près par le même lien qui, sur la fin des beaux jours de la Grèce, unissoit les différentes villes qui composoient la république des Achéens.

Nous avons dit cette redoutable faction de la Gironde, et elle l'étoit en effet. A Paris, elle avoit, il est vrai, contre elle le côté gauche de l'assemblée, la municipalité, alors toute puissante, et cette partie du peuple, appelée on ne sait trop pourquoi, les Sans-culottes.



En revanche, elle dictoit des loix à la convention; tous les agens de la république, tant extérieurs qu'intérieurs, étoient à ses ordres et avoit été nommés par elle; le conseil exécutif étoit rempli de ces créatures. Il faut en excepter cependant le seul Pache, que Roland avoit eu la bêtise de faire nommer ministre de la guerre. C'est ce même Pache,

*Qui depuis ! . . . . mais alors il étoit patriote.*

Cette chimère de fédéralisme avoit sur-tout fait fortune dans l'intérieur de la république où elle comptoit de nombreux prosélytes. C'étoit une amorce adroitement jetée par les Girondins aux départemens pour s'en faire autant de puissans appui. Ceux-ci, en effet, gobèrent avec avidité un appât perfide qui flattoit leur ambition, en leur présentant l'occasion de briser les nœuds d'une dépendance importune.

Mais c'étoit sur-tout dans les grandes villes, telles que Marseille, Lion, Bordeaux, etc. que le fédéralisme étoit sur le trône. Depuis long-tems elles jalousoient la métropole et redoutoient l'ascendant énorme que Paris avoit usurpé depuis le début de la révolution. Ces cités orgueilleuses jettoient les hauts cris: l'aristocratie

des villes, disoient-elles, est encore plus redoutable que celle des particuliers. Il ne faut pas que Paris soit roi de France; nous voulons bien être ses sœurs, mais non pas ses sujettes.

Jugez, d'après cet exposé, s'il est étonnant que la chute de ce colosse ait eu des suites qui ont mis la nouvelle république à deux doigts de sa perte. La journée du 31 Mai frappa d'abord de terreur les nombreux partisans du parti qui venoit de succomber à Paris, mais bientôt ils se rallièrent, bientôt les départemens unis formèrent entr'eux une coalition qui prenoit chaque jour un caractère plus alarmant, et dont l'objet étoit d'anéantir le côté de la convention qui venoit de triompher.

Plusieurs des chefs du parti vaincu à Paris avoient eu le bonheur d'échapper. Ils se hâtèrent de se rendre dans leurs départemens respectifs, soufflant par-tout le feu de la guerre civile, et se flattant d'armer la moitié de la France contre une cité perfide dont les voyageurs étonnés, disoient-ils, chercheroient vainement les vestiges sur les bords de la Seine.

Bientôt ils vinrent à bout d'organiser une force militaire imposante. Une jeunesse ardente et crédule se hâtoit de s'enrôler sous les drapeaux

des députés fugitifs. Buzot, qu'on appelloit à Paris le roi Buzot, avoit effectivement à Evreux une petite cour et une petite convention nationale qu'il faisoit jouer à son gré, et dans le sein de laquelle se forgeoient toutes les foudres dirigées contre la redoutable Montagne.

Cette affaire commençoit à prendre l'aspect le plus sérieux, et si jamais on a pu croire, avec quelque ombre de vraisemblance, à une dissolution prochaine du corps politique en France, c'est assurément à cette époque. Il n'y avoit pas un département qui ne fut en feu, ou du moins prêt à lever l'étendard de la guerre civile. Bourges étoit désignée comme le point central où les forces départementales devoient se réunir pour marcher de là sur Paris. Et déjà Buzot avoit rassemblé, sous les murs d'Evreux, une armée qui ne tarda pas à se mettre en campagne, et qu'on espéra voir, au premier jour, aux portes de la capitale.

*La suite au N°. prochain.*

*Coup-d'œil sur la campagne actuelle.*

IL semble que plus ce siècle se précipite vers sa fin, et plus il veuille nous étonner par la bizarrerie des scènes extraordinaires qui se présentent et s'accroissent sous nos yeux. Le court espace de cinq ou six années renferment les évènements de plusieurs siècles. Chaque jour on se flatte de voir le dénouement de cette sanglante tragédie, et chaque jour recule notre espérance, et semble compliquer davantage le tissu des désastres dont l'Europe est le théâtre et dont nous sommes les spectateurs.

C'est sur-tout aujourd'hui que Fontenelle auroit raison de répéter que le vraisemblable n'arrive presque jamais. En effet, il n'est pas un des calculs de la politique ordinaire qui n'ait été déjoué, pas une conjecture qui n'ait été démentie à l'instant par l'événement. Tout est caprice, contradiction, inconséquence, et depuis quelque tems l'on seroit tenté de croire qu'une destinée aveugle et fatale conduit les empires et préside à leurs destinées.

La campagne actuelle est une preuve nouvelle de ce que nous venons d'avancer. Assurément

elle ne ressemble en rien à tout ce qui s'est passé jusqu'à présent dans la foule des guerres ordinaires. Autrefois le succès d'une ou du moins de deux batailles décidait ordinairement le sort de la campagne. Le vaincu disparoissoit, et l'armée victorieuse croyoit avoir assez constaté son triomphe lorsqu'après six semaines de tranchée ouverte elle forçoit une place forte à capituler et à lui ouvrir ses portes.

Aujourd'hui ce n'est plus cela. Les batailles se succèdent avec une rapidité qui fatigue l'œil de l'observateur qui veut les suivre. On en compte plus de quarante sur les différens théâtres de la guerre en moins de quatre-vingt jours.

Quelle est donc cette tactique nouvelle qui rallie en un instant des troupes battues et les ramène plus fières et plus furieuses au combat ? Jusqu'à présent une bataille gagnée paroisoit d'un heureux augure ; mais aujourd'hui , l'armée vaincue la veille , prend sa revanche le lendemain. C'est Antée qui touche la terre et se relève plus fort et plus audacieux.

Voilà en deux mots l'histoire de la dernière campagne : assurément quand elle s'est ouverte, les puissances coalisées avoient quelques raisons de se flatter de faire la loi à la France, et ce pendant

pendant , après une alternative rapide de victoires et de revers , l'empereur s'est vu arracher , pour la seconde fois , cette Belgique si souvent ensanglantée , et qui , pendant près de trois mois , n'a été qu'un vaste champ de bataille où nous avons vu se heurter avec fureur les Français et les Autrichiens.

Tous les regards étoient fixés sur les Pays-Bas. Jamais on n'avoit vu , dans un espace aussi resserré , s'entasser un nombre aussi prodigieux de combattans. Les Français , qui n'ignoroient pas que les grands coups se frapperoient dans ces belles et malheureuses provinces , y avoient porté leurs principales forces. L'empereur , de son côté , combattoit lui-même à la tête de son armée. C'étoit les troupes les plus aguerries de l'Europe , et commandées par les chefs les mieux expérimentés. On s'attendoit à quelque succès grand et décisif.

La victoire signala en effet les premiers pas de cette armée , et la sanglante bataille de Cattillon ouvrit aux Autrichiens les portes de Landrecies. Cet événement exalta singulièrement les espérances des nombreux ennemis de la France républicaine. On répétoit , avec affectation , qu'il falloit brusquer la France ; que le seul moyen



de la prendre, c'étoit de la prendre d'assaut, et qu'en conséquence l'empereur marchoit droit à Paris, sans s'arrêter à aucune place intermédiaire.

Le comité de salut public n'avoit point cherché à déguiser cet échec : " La victoire a été un instant absente du camp des Français ", disoit Barrère à la tribune de la convention nationale ; mais pendant qu'il faisoit cet aveu, Pichegru, à la tête d'une armée formidable, avoit déjà envahi Courtrai et une grande partie de la Flandre occidentale.

Cette diversion inattendue, et qui peut-être n'avoit pas assez été prévue par les généraux Autrichiens, arrêta tout d'un coup les progrès de l'empereur. Il se hâta d'envoyer contre Pichegru des corps considérables détachés de son armée, dans la vue de l'envelopper ou du moins de le forcer à la retraite ; mais tous furent successivement battus ou repoussés.

L'empereur, que cette suite presque non interrompue de combats affoiblissoit tous les jours, prit enfin le parti de marcher lui-même contre Pichegru à la tête de son armée. Les deux armées se rencontrèrent, le 22 Mai, entre Courtrai et Tournay. C'est là que se livra une des batailles les plus meurtrières et les plus opiniâtres dont aient jamais fait mention les sanglantes annales de la guerre.

On n'avoit pas encore vu d'exemple d'un acharnement pareil à celui-là. Dans le fort de la mêlée on entendit des officiers Autrichiens s'écrier à diverses reprises, que les batailles les

plus obstinément disputées de la guerre de sept ans n'avoient été que des jeux d'enfans au prix de celle-ci.

Sans contredit, ce sont de bonnes gens ceux qui persistent noblement à nous parler des Français comme d'une horde indisciplinable, également prompte à assaillir et à lâcher le pied, et que l'aspect seul des moustaches d'une poignée bien alignée d'Autrichiens devoit décidément mettre en pleine déroute.

Cette journée, indécise quant à l'événement, mais non pas quant à ses suites, fut le prélude des revers que ne tardèrent pas à essuyer les armées coalisées. Elle enseigna aux Français le secret de leur force et à l'empereur celui de son impuissance. Ce prince, qui prévint dès-lors que la campagne étoit manquée, prit sur le champ le parti de laisser à Cobourg le soin de ses armées, et reprit la route de Vienne, où d'ailleurs il étoit rappelé par la tournure inopinée et vraiment alarmante que venoient de prendre les affaires de Pologne.

Tandis que les Autrichiens et les Français étoient aux prises et se disputoient pied à pied le terrain dans les campagnes voisines de Courtrai, tout-à-coup l'on apprend qu'une armée formidable de Français avoient passé la Sambre et bombardoient Charleroi.

Le danger étoit imminent, et la position des Autrichiens, pressés entre les deux armées de Pichegru et de Jourdan, devenoit infiniment critique. Il n'y avoit qu'une bataille, et une bataille heureuse qui put les sauver. Ils la risquèrent ; et les

Français, après une résistance vive et opiniâtre se virent forcés de lever le siège de Charleroi et de repasser en désordre la Sambre.

Cet événement donnoit aux affaires une face nouvelle. Du moins, on s'en flattoit, mais à l'instant même où la Belgique allumoit des feux de joye pour solemniser la retraite des Français, ceux-ci reviennent sur leurs pas, repassent la Sambre et assiègent une seconde fois Charleroi.

Les Autrichiens, indignés de voir reparoitre en attitude de vainqueur, un ennemi qu'ils croyoient battu, recommencent une bataille qui n'avoit été en effet que suspendue. La victoire long-tems indécise, se déclare à la fin pour eux, et les Français vaincus leur abandonnent encore une fois Charleroi et les deux rives de la Sambre.

On va croire ces derniers sérieusement guéris de la tentative d'effectuer un passage qui leur coutoit déjà des torrens de sang; mais on n'a pas assez calculé le ressort prodigieux de ce fanatisme terrible, qui s'irrite à la vue des obstacles, et puise dans les revers une énergie nouvelle. Trois fois les Français reviennent à la charge devant Charleroi, et trois fois ils sont forcés de se replier. Enfin, à l'instant où on les croyoit accablés, ils repassent la Sambre en plus grand nombre que jamais. Le bombardement de Charleroi recommence avec fureur, et cette place n'est bientôt plus qu'un monceau de cendres.

Observons ici que les Autrichiens se consommoient par leurs triomphes mêmes, et redoutoient une victoire nouvelle presque autant qu'une défaite, tandis que les armées Françaises, conti-

nuellement renouvelées par les troupes fraîches que St. Just ne cessoit de faire filer du côté de Lille et de celui de la Sambre, reparoient facilement leurs pertes, et ne regardoient un échec que comme un contre-tems, qui devoit pour eux le signal d'un nouveau triomphe.

Cependant, on attendoit avec anxiété l'événement d'une lutte aussi sanglante et aussi opiniâtre. Le prince de Cobourg résolut enfin de commettre le sort de la Belgique au hasard d'une bataille générale et décisive. Après avoir fait toutes ses dispositions et rassemblé toutes ses forces, il attaque, le 26 Juin, à Fleurus le général Jourdan. Le 25 Charleroi s'étoit rendu à discrétion.

On assure que Cobourg ignoroit la reddition de cette place, et qu'il avoit espéré arriver assez tôt pour la délivrer. Cette erreur lui couta cher, il fut vaincu. Après avoir disputé aux Français le champ de bataille depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir.

Cette bataille de Fleurus, qui fixa enfin sur les drapeaux Français la victoire si long-tems incertaine, fut le signal de l'évacuation totale de la Belgique par les Impériaux. La rapidité des progrès des armées Françaises réunies, rappelle et efface la brillante campagne de Dumouriez en 1792. C'est un torrent auquel rien ne résiste, et les Autrichiens fuyant devant les Carmagnoles, ne se rallient que sous le canon de Maestricht.

Les Français en entrant dans la Belgique avoient de vieilles injures à venger, et pour le faire utilement, ils ont levé des contributions très-fortes sur les principales villes de ce malheureux pays,

qui, déjà désolé par la guerre, se voit encore obligé d'en payer les fraix.

C'est fort bien fait, s'écrient les partisans de l'Autriche, qui rejettent tous les désastres de la campagne sur l'immobilité des Belges, et sur les difficultés que les Etats n'ont cessé d'opposer aux demandes de l'Empereur, ils méritent leur sort. Qu'ils goûtent à loisir maintenant les fruits amers de leur funeste obstination.

Sans vouloir justifier les Belges sur ce point, nous croyons qu'il est au moins douteux, qu'en prenant à cette guerre une part plus active, ils en eussent changé l'événement. Ce n'est assurément pas l'intervention d'une trentaine de mille hommes levés à la hâte, et pour la plupart très-mal disposés, qui eût pu faire pencher la balance en faveur du parti pour lequel ils auroient combattu.

Ce grand procès une fois terminé, l'inquiète curiosité du public se porte déjà sur les scènes nouvelles qui vont s'ouvrir à ses regards. On se demande, quel sera le nouveau champ de bataille que les Français vainqueurs vont se choisir. Envahiront-ils la Hollande, où ils sont appelés par les vœux secrets de quelques insensés, qui ne veulent que se venger, et qui à ce prix, verroient d'un œil sec leur patrie déchirée par le double fléau de l'anarchie et d'une guerre dévorante.

Ne chercheront-ils pas plutôt à réaliser le projet plein de grandeur qu'avoit osé concevoir le vaste génie de Richelieu. Ne chercheront-ils pas, veux je dire, à se rendre maître de ces belles provinces situées en deçà du Rhin, et arrachées successivement à l'Empire Français dont elles faisoient ja-

dis partie. Ce fleuve ne forme-t-il pas la barrière naturelle des deux Empires? Ne présente-t-il pas un boulevard presque inexpugnable contre celui de ces deux peuples, dont l'ambition voudroit franchir ses rives?

Il est douteux que les puissances coalisées se prêtent volontairement aux combinaisons locales que nous venons d'indiquer, il en faudra donc venir encore une fois à la dernière raison des rois, *ultima ratio regum*, qui est aussi celle des républicains. Ceux-ci, en attendant que la partie se renoue et que le canon ait décidé l'affaire, se sont prudemment saisi des enjeux; c'est-à-dire, que provisoirement, ils ont réunis les dix provinces belgiques au domaine national.

Mais ne vaudroit-il pas bien mieux nous présager le retour de la paix que la durée d'une guerre qui ne peut se prolonger sans approfondir les playes cruelles qu'elle a déjà faites à l'humanité? Ah! oui, sans doute; ce calme heureux seroit le plus désirable des biens, mais n'est-il pas aussi le plus impraticable? La paix! Et qu'est-ce que c'est que la paix dans un moment où nous marchons sur des volcans qui se rallument sans cesse sous nos pas? Une mort sanglante, comme nous le disions à propos de Dumouriez, n'est-elle pas le seul traité de paix qui puisse exister entre deux partis qui ne s'embraseroient d'une main qu'afin de mieux s'égorger de l'autre?

D'ailleurs les élémens qui combattent entre eux sont trop hétérogènes pour que vous puissiez vous flatter qu'en un instant ils cesseroient



de fermenter. Quand la tempête soulève les flots, commanderez-vous à la mer irritée de se calmer subitement? Est-ce quand un incendie a déjà consumé la moitié d'un édifice, que vous direz aux flammes qui le dévorent, de s'arrêter tout d'un coup?

On a remarqué, qu'excepté en France même, tous les partisans de la révolution française invoquent la paix comme l'événement le plus propre à consolider la révolution et le nouvel ordre de choses qu'elle établit. C'est une erreur qui n'est pas indifférent de relever. Suleau disoit, qu'il falloit affamer la France, et non pas la prendre d'assaut. Nous croyons, d'après cette donnée, que l'insurrection presque générale de l'Europe contre le comité de salut public, a pu seule soutenir la révolution jusqu'à ce moment. Il n'étoit pas possible de manœuvrer plus maladroitement. Quand le fanatisme étoit prêt à s'éteindre dans le cœur des François, des dangers toujours renaissans le rallumoient avec plus d'activité que jamais. Cette guerre impolitique, en doublant leur enthousiasme, a multiplié leurs moyens de défense, & les a rendus jusqu'à ce moment invincibles. Si l'on ne se fut pas imprudemment mêlé de leur querelle, depuis longtems ils auroient tourné contr'eux mêmes cette même énergie qu'ils viennent de développer, avec tant d'éclat, contre l'Europe presque entière liguée contre eux.

*La suite à l'ordinaire prochain.*

---

NB. L'abondance des matières nous oblige de renvoyer la suite du *Tableau politique de l'Europe* au Numéro prochain.

---

*PRÉCIS de la conspiration de Robespierre.*

A l'instant même qu'un cri de triomphe se faisoit entendre des rives de l'Escaut au pied des Pyrenées, et que les armées françaises, victorieuses sur tous les points, voyoient fuir devant elles les légions éperdues de leurs ennemis humiliés, la république éprouvoit, dans l'intérieur, une secousse qui pouvoit lui ravir en un jour les fruits de six années de constance, de travaux et de victoires.

Qui l'eut dit? Ce Robespierre, cet enfant gâté, ou plutôt ce dieu sauveur de la révolution, ce saint personnage, sur l'infailibilité civique duquel élever le plus léger doute étoit un crime qu'une mort soudaine pouvoit seule expier. Eh bien, il est trébuché à son tour. L'idole est renversée et ses plus intrépides adorateurs le frappent d'anathème aujourd'hui, et sont les premiers à briser les autels sur lesquels ils avoient sacrifié pendant si longtems.

Voilà de ces retours qui ne devoient plus

*Tome I.*

D

nous surprendre. C'est l'histoire de toute la révolution.

Le matin sur le trône, et le soir dans la boue.

L'œil se fatigue à parcourir cette cascade effrayante de nos grands hommes du jour culbutés avec fracas les uns sur les autres, et qui ne sont portés un instant sur le théâtre glissant de la faveur populaire que pour s'en voir précipités par un coup de tonnerre.

Il n'y a que Mirabeau qui s'est tiré lestement d'affaire en mourant tout d'un coup. Celui-là est passé en fraudant les droits de la guillotine. Il a fait plus, il a trouvé le secret d'escamoter, après sa mort, les honneurs de l'apothéose nationale. Nous avons vu son cadavre se quarrer avec fierté sous les voutes sépulchrales du Panthéon. Il est vrai que ce scandale n'a pas duré longtems; le peuple, furieux d'avoir été pris pour dupe, s'est hâté d'exhumer ces cendres criminelles, et d'en faire justice en les roulant dans le ruisseau de l'ignominie.

On ne gaignoit rien à citer aux croyans en Robespierre, tous ces demi-dieux de la révolution qui, tour à tour, en sont devenus l'opprobre : les Barnave, les Bailli, les Péthion, les

Danton, et trente autres encore auxquels le pied a glissé à l'instant où ils comptoient escalader l'Olympe. Plus on leur grossissoit cette liste impure, et plus ils triomphoient. C'étoient autant de victimes qu'ils immoloient froidement à l'incorruptible vertu de leur héros. Mais voyez Robespierre, répétoient-ils avec complaisance, celui-là a-t-il dévié un seul instant? Ne s'est-il pas constamment roulé dans le sens de la révolution? Son civisme, enfin, n'est-il pas sorti vierge et plus radieux que jamais des plus périlleuses épreuves?

Il faut convenir que de pareils coups sont bien faits pour décourager, pour accabler même. *Et toi aussi, Brutus*, auroit pu répéter la patrie éplorée, en voyant celui de tous ses enfans qu'elle avoit le plus chéri prêt à lui déchirer le sein. En vérité, après un tel spectacle, il ne reste plus qu'à se vêtir de deuil et à pleurer sur la fragilité ou le néant des vertus humaines.

Bon Dieu! sur qui compterai-je désormais, puisque j'ai été duppé par Robespierre, me disoit, il y a deux jours, avec l'accent du désespoir, un patriote désolé, et il me citoit à ce sujet un mot de madame de Sévigné au comte de Bussi : « Il faut se défier de tout le monde,

et de soi-même plus que de tous les autres".

Robespierre guillotiné ! J'avoue que je ne m'attendois guère à voir ces deux mots accolés l'un à l'autre. Assassiné, passe. Roué ou écartelé, ajouterait un aristocrate, à la bonne heure. Mais guillotiné ! On n'en revient pas. C'est là un véritable solécisme politique et moral.

Au reste, ce qu'il y a de plus révoltant dans cette affaire, c'est la prodigieuse lâcheté de certains personnages qui, naguères bas-valets de Robespierre, ont aujourd'hui l'impudeur d'outrager indignement ces cendres. Il n'y a pas jusqu'à ce très-méprisable peintre David, qui n'ait aussi voulu lui lâcher sa ruade. Il vouloit, disoit-il, boire la ciguë avec lui, mais à peine il le voit mort qu'il se hâte de mêler ses ridicules croassemens aux clameurs dont, depuis quelques jours, on ne cesse de nous étourdir : Robespierre est un traître, Robespierre est un tyran.

Je suis le très-humble serviteur des événemens, disoit l'Anglais Lockard. Voilà bien la devise et le cri de ralliement des honnêtes personnes que nous venons de signaler. Tant qu'un homme est debout ils se courbent respectueusement devant lui. S'ils le voyent à terre, ils le battent outrageusement. Ce procédé n'est

pas le plus généreux, mais c'est au moins le plus sûr.

Robespierre est un scélérat, rien n'est plus clair, et l'événement vient de décider cette affaire sans réplique ; mais il n'est pas moins évident qu'il seroit encore le plus vertueux des mortels s'il n'eut pas eu la maladresse de succomber.

Un observateur impartial ne voit dans tout ceci que la lutte de deux partis, dont l'un cherche à terrasser l'autre pour se mettre à sa place. Celui qui succombe expire immédiatement sous le glaive de la faction victorieuse ; c'est la règle : celle-ci s'empare du gouvernail jusqu'à ce qu'elle soit culbutée à son tour par une faction nouvelle que le même sort attend encore. C'est ainsi qu'on vit se dévorer les uns les autres les soldats nés des dents du serpent tué par Cadmus.

Sans contredit, si quelqu'un devoit se flatter de sortir vainqueur de tous les chocs que nécessitoit cette collision de tant de partis opposés, c'étoit assurément Robespierre. En dépit des cris de ses détracteurs, nous sommes forcés de convenir que nul n'avoit marché d'un pas aussi ferme dans le sentier du plus pur patriotisme ; et même aujourd'hui ceux qui se



déchainent avec tant d'emportement contre cet homme extraordinaire n'articulent pas un seul fait positif contre lui. Tout se réduit jusqu'à présent à de vaines déclamations, ou tout au plus à quelques suppositions très-gratuites, et auxquelles Barrère lui-même a cherché, bien inutilement, à prêter le coloris de la vraisemblance.

Divers intrigans avoient, tour à tour, dérobé, pendant quelques instans, l'opinion publique, le seul Robespierre l'avoit conquise et, pour ainsi dire, emportée d'assaut. Elle étoit due, sans doute, à l'inflexibilité sévère de son ardent républicanisme; et tant qu'il en fut environné, elle lui servit d'égide contre tous les traits de ses ennemis.

Telle est, en deux mots, l'origine de la dictature, presque illimitée, qu'il a exercée, à peu près sans interruption, depuis le commencement de la révolution; loin d'être fondée sur son ambition, elle ne l'étoit que sur la justice que l'on étoit forcé de rendre à ses vertus républicaines. On le regardoit comme le palladium auquel étoient attachées les destinées de la chose publique. Quand il parloit, c'étoit le patriotisme lui-même qui dictoit des loix et prononçoit ses

oracles; aussi se mêloit-il un espèce de fanatisme au culte que ses adorateurs lui rendoient. Pendant longtems le nom de Robespierre a eu quelque chose de sacré, et les patriotes ne le prononçoient point sans éprouver cette émotion qu'inspirent les choses saintes et religieuses.

Voilà comment l'ennemi le plus implacable de toute espèce de despotisme se trouva lui-même investi du plus dangereux de tous. Il y arriva à son insçu pour ainsi dire, et porté par le torrent irrésistible des circonstances. C'est ainsi que Brutus, qui combattit toute sa vie pour la liberté; s'il eût gagné la bataille de Philippes, se fut trouvé tout d'un coup maître absolu de Rome et de la république entière. Tant il est vrai que lorsqu'on court sur le penchant d'une montagne on ne s'arrête pas toujours où l'on veut. Il faut tourner avec le tourbillon lorsqu'un mouvement rapide est imprimé à la machine politique.

Il est constant que Robespierre exerçoit une tyrannie très-réelle, et qu'il ne se doutoit pas lui-même qu'il fut tyran. Sûr de la pureté de ses principes et de son parfait désintéressement, il ne se défioit point assez de lui-même, et c'est ce qui l'a perdu. L'enthousiasme, ridiculement exagéré de

ses partisans , finit par lui persuader que lui et la république ne faisoient plus qu'un : accoutumé à se confondre avec elle , il sévissoit contre ses ennemis particuliers comme contre ceux de la chose publique elle-même. C'est au moyen de cette étrange illusion qu'il trouva le secret de justifier , de légaliser même à ses yeux cette foule d'actes d'une cruauté froide et réfléchie qu'on sera éternellement en droit de lui reprocher.

Le reproche le plus grave qu'on lui ait fait , et peut-être le mieux fondé c'est , après avoir composé à son gré le tribunal révolutionnaire , de sceller de sa sanction les listes que lui présentèrent les jurés , et de présider lui-même à la rédaction de ces listes. C'étoit lui qui tenoit dans ses mains l'urne fatale d'où sortoient tous les matins ces arrêts sanglans qui , si j'ose m'exprimer ainsi , peuploient de morts non-seulement Paris , mais la France entière plongée dans le deuil et la consternation.

Une observation , aussi vraie qu'elle est singulière , c'est que naturellement Robespierre n'étoit pas sanguinaire , mais il croyoit qu'il est des circonstances où l'on se trouve forcé de l'être. Il disoit que le sang des traitres pouvoit

seul féconder le sol de la liberté. Lui-même eut versé tout le sien et se fut immolé sans balancer pour le salut de la république.

En accordant à sa morale et à ses principes une latitude aussi dangereuse , on conçoit que Robespierre ne voyoit plus de frein qui put l'arrêter. Il ne s'apercevoit pas que plus il répandoit de sang , et plus il s'imposoit la loi d'en répandre encore. Une seule victime immolée en amenoit une foule d'autres à sa suite , et c'est à cette effrayante progression que nous devons ces nombreuses nomenclatures , archives dégoûtantes de proscriptions et de carnage qui , depuis près d'une année , souilloient périodiquement toutes les pages des journaux françois.

Les décrets , extorqués par Couthon relativement à l'organisation et à l'étendue du ressort du tribunal révolutionnaire , avoient imprimé l'épouvante dans tous les esprits. La vie et la mort de tous les citoyens étoient entre les mains d'un seul homme. Les députés eux-mêmes , enveloppés dans cette effrayante juridiction , ne délibéroient plus que sous le couteau ; les jurés du tribunal révolutionnaire étoient autant de manequins aux ordres de Robespierre. C'étoit lui qui tenoit le ciseau d'Atropos et qui coupoit,

quand il lui plaisoit, le fil fatal, en faisant jouer à son gré le ressort de la guillotine.

Dans toutes les formes de gouvernement possibles, un abus excessif du pouvoir ramène nécessairement à l'indépendance. Robespierre régnoit par la terreur; mais ce ressort, comme tous les autres, à force d'être trop tendu, se brise bien vite entre les mains de l'imprudent qui le fait jouer. Un danger commun réunit tous ceux qui se croyoient menacés; ils formèrent, contre ce qu'ils appelloient le tyran, une ligue formidable, et manœuvrèrent sourdement pour lui arracher le bouclier de la faveur populaire qui l'avoit protégé jusqu'alors contre toutes leurs attaques.

On put présager dès-lors la chute de Robespierre. Il cessa d'être l'homme de la révolution, et ne fut plus que l'homme de son parti.

N'oublions pas ici un événement dont les suites ont porté à notre héros un coup dont il n'a jamais pu se relever; c'est la catastrophe tragique de Danton. Tel étoit l'ascendant extraordinaire de cet homme célèbre que, même après sa mort, il trouva des vengeurs, et que c'est à ses mânes indignées que Robespierre lui-même a été immolé.

Il n'avoit pas été possible d'envelopper dans la proscription qui frappa Danton tous ses nombreux adhérens; ceux qui échappèrent, tels que le Gendre, Fiéron et une foule d'autres, enchaînés d'abord par la terreur, aiguisoient, dans l'ombre, leurs poignards, et méditoient une vengeance éclatante. Ils en vouloient sur-tout à Robespierre qui, après s'être opposé foiblement à l'arrestation de Danton, dont il se disoit l'ami, avoit eu la lâcheté de l'abandonner, et s'étoit montré même le plus ardent de ses persécuteurs.

Si Robespierre eut écouté les conseils d'une politique plus généreuse, nous le verrions encore debout sur les ruines de toutes les factions rebelles conjurées contre lui.

La faction de Danton étoit connue à Paris sous le nom de Cordeliers. Cette société, composée d'éléments plus combustibles encore que celle des Jacobins, avoit souvent fait avec ces derniers assaut de patriotisme. Ils se vantoient d'être les aînés de la révolution; mais Robespierre ne leur pardonnoit pas de recevoir d'un autre que de lui le mot de l'ordre. De là ces hostilités sourdes qu'on vit éclater entre eux et les Jacobins, et qui dégénérèrent bientôt en guerre où-



verte. Les Cordeliers furent vaincus, et virent, en frémissant de rage, tomber sous le fer de la guillotine la tête de Danton ainsi que celles de la plupart de leurs chefs.

On devine actuellement que la journée du 9 Thermidor ne fut qu'une revanche des Cordeliers sur les Jacobins.

Quel spectacle Paris présentait à cette époque ! Tous les jours les victimes désignées étoient traînées par troupeaux à la guillotine, et parmi les nombreux spectateurs qui affluèrent à ces exécutions barbares, il n'en étoit pas un seul qui put se promettre de ne pas figurer à son tour sur ce sanglant théâtre. L'effroi glaçoit tous les cœurs ; mais à ce sentiment succède bientôt celui d'une indignation presque générale. Plus le joug devenoit pesant, et plus on voyoit se grossir la ligue de ceux qui brûloient de s'en affranchir.

Les ennemis de Robespierre étoient trop adroits pour ne pas mettre à profit cette disposition des esprits ; ils manœuvrèrent avec tant d'habileté qu'ils vinrent à bout de faire chanceler l'opinion publique sur le compte d'un homme en faveur duquel elle s'étoit constamment déclarée jusqu'alors.

L'impardonnable tort de Robespierre, c'est de ne s'être pas assez aperçu de ce changement, et

d'avoir continué à prendre pour l'expression du vœu du peuple les hurlemens admiratifs des tribunes des Jacobins.

Mais vraiment, c'est une scène à peindre que l'entrée de Robespierre aux Jacobins. A peine il avoit mis le pied dans cette enceinte auguste, qu'un frissonnement général d'allégresse annonçoit aux initiés la présence de la divinité. A l'instant, des quatre coins de la salle, s'élançoient en ricochet mille cris qui tous en écho répétoient : *Psaphon est un Dieu.*

Mais c'est surtout les femmes, ce qu'on appelloit à Paris les dévôtes de Robespierre, qui vous auroient attendris jusqu'aux larmes. D'aussi loin qu'elles le voyoient, le cœur, les dents, les pieds, les mains, tout trépignoit chez elles. Elles se le montroient du doigt : Eh, oui ! c'est lui ; le voici, le voilà. Ah, le pauvre cher homme ! elles l'étouffoient de caresses, elles le pinçoient, elles le mordoient, elles lui mangeoient le blanc des yeux. Une autre soulevoit sur ses bras son ogrelet naissant, pour mieux le lui faire voir, et le tendre nourrisson grinçoit déjà des dents de plaisir à l'aspect de ce saint personnage. Ah ! mais, il falloit voir alors avec quel pieux abandon, avec quel profond recueillement, notre homme humoit l'en-

cens et savouroit les cantiques. Il sourioit à celui-ci, flattoit celui-là du coin de l'œil, et se répétoit tout bas à lui-même : *c'est moi, oui, c'est moi qui suis le Dieu Psaphon.*

Malheureusement cette société avoit cessé d'être le thermomètre de ce même esprit public, dont pendant si long-tems elle avoit été la régulatrice fidèle; c'est ce dont Robespierre ne s'étoit pas assez aperçu. Parce qu'il régnoit aux Jacobins, il s'imagina régner en même tems sur l'opinion, et tenir encore entre ses mains le levier dont jusques-là il avoit ébranlé la masse du peuple.

D'ailleurs, telle étoit la confiance de Robespierre en l'immensité de ses ressources, qu'il se crut assez fort, même pour se passer de l'opinion publique au cas qu'elle vint à lui échapper. Cette imprudente sécurité l'a perdu sans doute; convenons cependant qu'elle n'étoit pas tout-à-fait chimérique. L'immensité de ses ressources, avons nous dit, et elles l'étoient en effet; les tribunaux, les sociétés populaires, la Municipalité, la force armée, tous les ressorts, en un mot, de l'autorité et du gouvernement étoient dirigés par sa toute puissante influence.

Il s'étoit également flatté de subjuguier le Comité de salut public, et en effet, par une suite

de ce même ascendant auquel jusqu'à présent rien n'avoit résisté. Ce Comité ne fut pendant long-tems que l'esclave de Robespierre, et l'instrument docile dont il se servit pour enchaîner à son char la Convention elle-même, et lui faire audacieusement la loi.

Les députés, moins humilié de la nullité à laquelle un seul homme les condamnoit, qu'effrayés à la vue de ces listes multipliées de proscriptions, sur lesquelles ils craignoient à chaque instant de voir leurs noms inscrits en lettres de sang, sentirent enfin que le seul moyen qui leur restoit d'échapper aux coups qu'on leur préparoit, c'étoit de frapper eux-mêmes les premiers.

Ils ne se dissimuloient pas que c'étoit un combat à mort qui s'engageoit entre eux et le tyran, aussi ne balancèrent-ils plus un instant à entrer en lice contre lui. Mais pour le frapper dans la source même de son despotisme, ils ne craignirent pas de l'attaquer jusques dans ses propres foyers, c'est-à-dire, dans le sein même du Comité de salut public.

Cette manœuvre hardie leur réussit: elle opéra dans le Comité une scission qui arrêta tout d'un coup Robespierre dans sa marche, en paralysant

les vastes et dangereuses combinaisons de ses projets ambitieux.

Il se retira en frémissant de ce comité rebelle qui ne vouloit plus reconnoître ses loix, et pendant les quatre dernières décades qui précédèrent la catastrophe sanglante du 27 Juillet, il n'y parut pas une seule fois.

Ce fut dans cet intervalle, que de concert avec St. Just et Couthon, il prit le parti extrême de tout abimer plutôt que de reculer d'un pas. La perte des deux Comités fut jurée, et ces nouveaux triumvirs comptant sur la terreur que leurs noms imprimoient, se flattèrent de forcer la Convention à devenir elle-même l'instrument de la vengeance qu'ils méditoient.

Ils avoient tout prévu, tout calculé. Robespierre préparoit un discours dans lequel il inculpoit de la manière la plus violente la plupart des membres des comités de salut public, de sureté générale et des finances. L'effet de ce discours devoit être le renouvellement de ces trois comités; bien entendu que cette récomposition se feroit sous la surveillance immédiate des triumvirs, et qu'ils rempliroient à leur gré les nouveaux comités de créatures absolument à leur dévotion.

Mais si, contre leur attente, la Convention opposoit

opposoit à cette mesure tyrannique, une résistance imprévue, ils étoient décidés à ne plus rien ménager, et à déployer contre elle tous les moyens qu'ils avoient entre les mains. L'insurrection fut l'arme terrible qu'ils choisirent. Ils se lièrent par de nouveaux serments. Les dernières instructions furent expédiées à tous les agents secrets; et ceux-ci n'attendirent plus qu'un signal de Robespierre pour donner une seconde fois à la France le spectacle effrayant de la journée du 31 Mai.

En effet, les circonstances sembloient être parfaitement semblables; elles pouvoient même paroître plus favorables à Robespierre. Il ne se dissimuloit pas, il est vrai, que la majeure partie de la Convention étoit secrètement liguée contre lui, mais il comptoit sur le tapage d'une minorité bruyante qui serviroit de point de ralliement à ses nombreux adhérens. Le 31 Mai, ce fut également une minorité très-foible qui défia au combat une majorité redoutable, et finit par lui faire la loi. Il étoit sûr de la Commune et de ses fidèles Jacobins; il croyoit l'être de la force armée, et il l'étoit en effet du commandant général Henriot et de tout son Etat-major.

Mais si Robespierre eut triomphé, eut-il, comme on l'assure, changé la forme du gouvernement,



exterminé la Convention et réuni sur lui seul tous les pouvoirs à la fois ? La faction qui règne aujourd'hui, fait très-bien sans doute de répondre affirmativement à cette triple question, mais nous, qui n'avons nul intérêt à la chose et qui nous attachons uniquement à démêler le vrai à travers les voiles imposteurs dont se couvrent sans cesse les passions et l'esprit de parti, nous croyons très-fierment que Robespierre, bien loin d'avoir voulu altérer les formes républicaines ne cherchoit au contraire qu'à les rétablir dans leur première pureté et à restituer à l'esprit public affaîssé, son antique énergie. Il eut exercé sans doute un despotisme réel, mais ce despotisme, s'il est permis de s'exprimer ainsi, eut été légal et constitutionnel, et la tyrannie de Robespierre ne pouvoit jamais être que le triomphe même de la liberté. Nous ne pouvons que laisser entrevoir ici un paradoxe dont le développement nous entraîneroit beaucoup trop loin.

Mais, ajoute-t-on, la Convention toute entière devoit être immolée, et le sang de plus de soixante mille victimes devoit sceller le triomphe abominable du tyran ! Assurément nous ne prétendons point être ici les apologistes de l'humanité de Robespierre, mais nous sommes de sang froid,

et notre premier devoir est d'éclairer nos lecteurs. D'après des renseignemens, puisés dans une source très-pure, il paroît au contraire qu'il accéléra surtout l'exécution de son projet, dans la persuasion que cet événement mettroit enfin un terme à ces sanglantes exécutions, qui, depuis plus d'une année, ne font de la France entière qu'une vaste boucherie de chair humaine. Il croyoit que ces malheurs étoient le résultat nécessaire de ce choc de tant d'autorités opposées, tiraillées perpétuellement en sens contraire. En effet, c'est lorsque deux armées en sont aux mains que le sang coule, mais après la victoire on n'égorge pas les prisonniers.

Robespierre ne vouloit pas exterminer la convention, mais il vouloit la régénérer en l'épurant, c'est-à-dire la purger de tous les membres infidèles qui, c'étoit son expression, mettoient l'esprit public aux fers et imprimoient à la révolution une marche retrograde. Robespierre, St. Just, Couthon, Lebas et Taschereau rédigèrent entre eux les listes de proscription. Quarante-sept membres de la convention furent inscrits sur ces tables sanglantes. On nous en a envoyé la nomenclature, et voici les noms de quelques-unes des victimes qui avoient été dévouées : Bour-

don de l'Oise, Panis, Cambon, Bentabolle, Leonard Bourdon, Lindet, Merlin de Douai, Brival, Eschasserieux, Barrère, Vadier, Charlier, Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, Amar, Dubarran, Thuriot, Goupilleau, Dubois-Cran-cé, Ferrand, Delmas, Legendre, Fréron, Tallien, André Dumont, Lacoste, etc. etc.

Cependant Robespierre recevoit à chaque instant des avis secrets qui le décidèrent à avancer de quelques jours le moment de l'explosion. On l'instruisoit des manœuvres souterraines de ses nombreux ennemis pour achever de le perdre dans l'opinion publique; les groupes qui obstruoient les avenues de la convention étoient devenus autant de petits champs de bataille où l'on voyoit les athlètes des deux partis rompre avec fureur leurs lances pour ou contre Robespierre, et cela même prouvoit combien il avoit baissé dans l'opinion. Il y a six mois que l'on n'eut pas élevé impunément la voix contre lui. Ce fut donc Robespierre qui engagea le fer le premier en prononçant, le 26 Juillet, à la tribune le fameux discours où les trois comités sont dénoncés. On lui a reproché, et non sans fondement, de n'avoir pris, dans une crise aussi extrême, qu'une de ces demi-mesures presque

toujours mortelles à l'imprudent qui ne craint pas de s'en servir. Il falloit percer son ennemi avant qu'il put se mettre en garde: c'est-à-dire qu'il falloit accabler tout d'un coup la convention, et non pas lui donner le tems de se reconnoître, en sonnait indiscrettement l'alarme,

On peut voir dans les journaux les détails de cette séance du 26; mais dès ce moment Robespierre put s'appercevoir que l'influence vraiment tyrannique qu'il avoit exercée jusqu'alors sur la convention nationale touchoit à sa fin. Elle plia d'abord par un reste de cette terreur qu'inspiroit le nom de Robespierre, mais bientôt elle se releva, et finit par se montrer en pleine insurrection contre lui.

Tout espèce de rapprochement devenant dès-lors impraticable; il employa le reste de cette journée à rallier ses partisans et à leur donner ses derniers ordres. L'exaspération des Jacobins contre la convention étoit à son comble. Robespierre s'y étoit rendu en sortant de l'assemblée, et jamais il n'y avoit été plus frénétiquement applaudi. Quelques députés eurent l'imprudence de s'y faire voir, tels que Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, ils furent hués, sifflés, chassés avec opprobre et presque assassiné.

Tandis que cette séance des Jacobins se prolongeoit sous la présidence de Vivier, les principaux membres de la conjuration se rendirent successivement chez Robespierre. Il étoit minuit. C'étoit l'heure indiquée. Là se tint un conciliabule où le mode d'exécution du complot devoit être arrêté définitivement. Il s'y trouva entr'autres chefs affidés les deux Robespierre, Couthon et St. Just, Henriot, Taschereau, Dumas président du tribunal révolutionnaire, Lebas, Fleuriot maire de Paris, et plusieurs autres.

Nous appellons ce rassemblement un conciliabule, parce que deux jours après ils ont tous été guillotiné; mais s'ils eussent été les guillotinéurs, nous lui donnerions respectueusement l'honorable nom de conseil de guerre, ou de conseil suprême des dieux sauveurs de la patrie.

Voici sur cette séance singulière quelques détails très-peu connus, et qui nous ont été transmis de Paris même par un correspondant digne de foi. Trois avis principaux furent ouverts, qui tous les trois furent également rejetés par Robespierre.

*Henriot* : Je ne suis pas orateur, mais je sais frapper. Le tems presse, *il brûle*; et dans une heure peut-être il sera trop tard. Les Jacobins

sont assemblés; vous êtes sûrs de la commune. Faites à l'instant même fermer les barrières, sonner le tocsin, battre la générale dans tous les quartiers de Paris et tirer le canon d'alarme. Tous nos braves amis sont avertis; je me mets à leur tête, et je vous réponds sur la mienne du succès.

*Dumas* : Je me rangerois volontiers à l'avis du brave Henriot, mais je crois que la mesure qu'il indique est une mesure extrême qui ne doit être employée qu'au cas où toutes les autres seroient insuffisantes. D'ailleurs, si cette mesure est bonne aujourd'hui, elle ne le sera pas moins dans huit, quinze jours, un mois. Mais voici quel seroit mon avis : Pour porter à nos ennemis des coups plus sûrs, il est essentiel de ne pas nous mesurer en face avec eux. Faisons agir la commune et les Jacobins, mais gardons-nous de nous mettre en jeu. Que dès demain des députations de la maison commune, des sociétés populaires et du peuple même, viennent demander à la convention nationale elle-même l'arrestation des quarante-sept députés infidèles. Cette marche nous a déjà réussi avant l'affaire du 31 Mai, et elle nous réussira également aujourd'hui. Comme Henriot, j'en réponds sur ma tête.



*Robespierre l'aîné* : J'observe à Dumas que les circonstances ne sont point les mêmes. Les vingt et deux députés Girondins proscrits par la commune, l'étoient déjà depuis longtems par l'opinion publique. Aujourd'hui, ce n'est plus cela; le peuple, égaré sur le compte de ces mandataires perfides, loin de connoître tout l'excès de leur scélératesse, est encore la dupe du faux patriotisme dans lequel ils se sont enveloppés jusqu'aprèsent pour mieux le trahir.

*St. Just* : Le conseil de Henriot est trop violent, sans doute : celui de Dumas auroit été excellent il y a deux mois, mais aujourd'hui il vient trop tard. Ecoutez-moi. Nous sommes perdus si nous ne frappons pas les premiers coups; mais il faut unir la politique à l'audace. La force armée est à nos ordres. Faisons arrêter sur le champ Billaut-Varenne et Barrère. Assurons nous ensuite de Carnot et de Lindet; et présentons à ces deux derniers l'alternative d'une mort sanglante ou d'une réunion soudaine avec Robespierre, Couthon et moi. Je les connois : ils sont lâches tous les deux, et n'hésiteront pas. Une fois maîtres du Comité de salut public, tout pliera nécessairement devant nous. Nous pourrons alors faire expédier légalement les ordres

nécessaires, et le soleil ne se lèvera point que nous ne voyons tomber à nos pieds la tête des quarante-sept députés proscrits. Comptez qu'alors la Convention épouvantée se mettra d'elle-même au pas, et baisera à genoux les fers dont nous l'enchaînerons alors à loisir. Mais non, cet instant au contraire sera celui ou la Convention régénérée sera vraiment libre et toute puissante. Quant au peuple, soyez sûrs qu'il ne bougera pas. Il suffit qu'il sache les quarante-sept députés arrêtés pour qu'il les préjuge traîtres et coupables.

*Henriot* : Voila ce qui s'appelle parler en homme. Vous n'avez qu'à me dire un mot et je me fais fort d'accomplir de point en point tout ce que St. Just vient de dire.

*Couthon* : Je suis intimément persuadé, au contraire, que l'exécution du projet de St. Just est absolument impraticable. Depuis une demi-heure, j'ai reçu des avis multipliés, et je savois déjà que presque tous les députés menacés ou qui croient l'être, sont sur pied cette nuit et se tiennent sur leurs gardes. Malheureusement pour nous, les excès auxquels se sont portés hier au soir quelques Jacobins ont jeté l'épouvante dans tous les esprits. Tout le monde est en l'air, et chacun s'attend à une insurrection.

*Robespierre l'aîné* : Tant mieux. La cause de la liberté ne pourra que gagner à cette salutaire fermentation. Le moment de sauver la patrie est arrivé, et le sang des traîtres coulera, mais ne précipitons rien. Attendons l'effet du discours que doit prononcer aujourd'hui St. Just. Il partagera, je n'en doute pas, la Convention, et nous procurera par cela même un point d'appui, un centre de ralliement qui nous manqueroit sans cela, et dont nous ne pouvons pas nous passer. Il suffit seulement que la Commune, les Jacobins, et surtout le brave Henriot, surveillent attentivement tous les mouvemens qui agiteront demain l'assemblée, et se tiennent prêts à agir au premier signal. Il seroit essentiel encore d'avoir dans les tribunes des hommes surs et des patriotes fidèles.

*Couthon* : Je m'en suis déjà occupé de concert avec Dumas; mais il étoit trop tard. Nous avions été prévenus par Le Gendre, Tallien et Fréron, et les galeries étoient déjà remplies de scélérats salariés par ces traîtres.

*Lebas* : Je saisis cette occasion pour vous avertir que, hier en sortant des Jacobins, je reçus le billet que je vais vous lire : " Tous les défilés de  
 „ la salle de la Convention viennent d'être investis  
 „ par des brigands armés. Si Robespierre, St. Just

„ et Couthon, y paroissent demain, ils seront  
 „ assassinés ”.

*Taschereau* : Voilà un billet que j'ai reçu il n'y a pas deux heures, absolument semblable à celui qui vient de vous être lu.

*Robespierre l'aîné* : Je reçois tous les jours vingt avis pareils, mais je les méprise..... Ils sont trop lâches pour oser m'assassiner de jour. Le génie de la liberté veillera sans doute sur ses plus intrépides défenseurs. Quoiqu'il en soit, le sort en est jeté. J'irai aujourd'hui à l'assemblée et j'y présenterai au poignard de l'assassin ma poitrine découverte.

Cependant l'alarme étoit universelle. Personne ne doutoit que le contre-coup du choc terrible qui se préparoit, ne fut la guerre civile au milieu même de Paris. Robespierre étoit la pomme de discorde qui mettoit tout en combustion. Est-ce un dieu? Est-ce un diable? Sera-t-il porté en triomphe ou traîné sur l'échaffaut? Voilà la grande question qui partageoit tous les esprits. C'étoit pour les beaux yeux de Robespierre que la moitié de Paris vouloit couper la gorge à l'autre.

Enfin cette séance mémorable du 9 Thermidor, 27 Juillet, s'ouvre au milieu d'un concours presque incroyable d'amateurs, montés les uns sur

les autres pour voir plus à leur aise le choc des deux camps ennemis prêts à fondre l'un sur l'autre. Mais ici nous nous arrêtons ; si nous voulions faire un Journal de découpages de gazettes, nous copierions servilement des détails déjà consignés dans trente feuilles périodiques. Il vaut mieux y renvoyer nos lecteurs et nous arrêter simplement sur les résultats de cette grande journée, et sur quelques faits moins connus.

L'assemblée étoit perdue si elle eut molli un seul instant, et l'énergie admirable qu'elle a déployée au milieu du danger, pouvoit seule la sauver. On a reproché, au contraire, à Robespierre de s'être montré dans cette crise décisive, au-dessous de lui-même. Mais avoit-il pu prévoir que la Convention se lèveroit en masse contre lui. C'est cette circonstance qui l'a tué. Il se trouve tout d'un coup seul, isolé, au milieu de cinq ou six de ses complices, et sans point d'appui. Il s'étoit flatté d'en trouver un dans la minorité qui devoit se développer en sa faveur, mais il n'y eut de minorité ni dans l'assemblée ni dans les tribunes ; ce n'étoit qu'un cri, et ce cri étoit contre Robespierre.

Il ne lui restoit plus qu'à s'envelopper dans son manteau et à présenter sa tête.

Les événemens de la fameuse nuit du 27 au 28 sont connus. Nous ne nous y arrêterons un instant que pour faire une observation qui n'a point échappé à notre correspondant de Paris, et dont la vérité nous paroît sensible ; c'est que dans cette nuit terrible, la victoire fut long-temps indécise entre les deux partis ; elle passoit tour-à-tour de l'un à l'autre avec rapidité, et sembloit se jouer des déchirantes angoisses que cette cruelle fluctuation faisoit éprouver à tous les cœurs. La Convention enfin triompha, mais si c'eût été la Commune, personne n'en eût été surpris, car les apparences étoient précisément les mêmes, et peut-être même y auroit-il eu à parier en faveur de cette dernière.

La Commune avoit levé l'étendard de l'insurrection contre la Convention nationale. Elle avoit brisé les fers des députés mis en arrestation, et leur avoit donné un asile dans son sein. Ce fut donc autour d'elle que se serrèrent tous les nombreux amis de Robespierre.

Sur la place de Grève et dans la rue St. Honoré, on crioit : *vive Robespierre et les Magistrats du peuple. A bas les Comités.* A deux pas de-là ces cris étoient couverts par d'autres cris non moins aigus. *A bas le tyran, vive la Convention.*



Dans le moment même où la Convention apprend que le faubourg St. Antoine tout entier, marchoit en armes contre la Commune rebelle, on annonce à la Commune que le faubourg St. Marceau s'est levé en masse et marche au secours de Robespierre.

Henriot étoit tantôt sabré, tantôt se sabrant. On le voyoit passer, poursuivi l'épée dans les reins par une troupe de furieux, et l'instant d'après vous l'eussiez vu repasser porté en triomphe par le peuple, ou caracoler sur le carrousel à la tête de sa cavalerie.

Le canon incertain ne savoit plus de quel côté il devoit tonner et vomir le carnage et la mort. Tantôt il se tournoit contre la maison commune et tantôt contre le palais national.

Les Sections surtout, étoient l'arène où se heurtoient avec le plus de fureur les deux partis, qui tour-à-tour s'arrachotent la victoire. A chaque instant on voyoit passer des députations qui alloient prêter foi et hommage au tyran, mais elles étoient rencontrées par d'autres qui couroient se ranger sous les drapeaux constitutionnels de la représentation nationale.

Je ne puis mieux comparer le tiraillement que tant de ressorts jouant en sens contraire causent à l'ame, qu'à ce silence lugubre et à l'effroi

mortel que faisoit éprouver chaque coup de canon, dans la matinée à jamais mémorable du 10 Août.

Enfin, la salle des Jacobins étoit un volcan d'où j'aillissoit à chaque instant des torrens de lave enflammée. Il s'en écouloit sans cesse des hordes de satellites armés qui menaçoient insollement de forcer les barrières de la Convention, et qui toujours repoussés revenoient toujours à la charge. Enfin ils parvinrent à forcer les avant-postes des Tuileries, et l'on put croire alors que cette grande querelle alloit être terminée en faveur de Robespierre. Déjà Collot d'Herbois avoit annoncé d'une voix dolente et sépulcrale, aux députés menacés, que l'heure de mourir à son poste étoit arrivée. La crise devenoit inquiétante, et il n'étoit pas un d'entre eux : qui ne se comparât intérieurement à ces sénateurs augustes de l'ancienne Rome, qui attendirent majestueusement la mort, assis dans leurs chaires curules, et présentèrent en souriant au fer des Gaulois, leurs têtes vénérables, déjà blanchies sous le faix des années.

Cette fois-ci ils en ont été quittes pour la peur, et bientôt des messagers moins sinistres viennent coup sur coup rassurer la Convention, en lui

présentant des images un peu plus gaies que celles que son lamentable président venoit de lui mettre sous les yeux.

Homère diroit ici, que Jupiter, attentif à l'événement de la bataille, et contemplant du haut de l'Olympe les efforts des combattans, prit enfin les balances fatales, et pesa les destinées de la Convention et celles de Robespierre, mais Robespierre fut trouvé le plus léger.

Nous le répétons : l'attitude ferme et imposante prise par l'assemblée devoit nécessairement la faire triompher. Aussitôt qu'un fonctionnaire public ou un individu quelconque s'opposoit à l'exécution des décrets fulminés par elle; à l'instant elle le frappoit de la foudre nationale et le mettoit hors de la loi. Cette rigueur salutaire finit enfin par jeter l'épouvante dans le cœur des plus intrépides soldats des cohortes triumvirales.

Ajoutons que l'unanimité de la Convention nationale dans toutes ses délibérations, fut encore un bouclier qui la protégea contre tous les traits que cherchèrent à lui lancer les tyrans conspirateurs, dans cette désastreuse nuit. Paris égaré, pendant quelques instans, revint insensiblement sur ses pas lorsqu'il eut appris que ce combat scandaleux n'étoit que la lutte indécente d'un  
seul

seul homme, contre la masse redoutable de tous les représentans du peuple.

Les commissaires pris dans le sein de l'assemblée, et envoyés sur le champ dans tous les quartiers de Paris pour éclairer la force armée sur sa véritable destination, ne coopérèrent pas avec moins d'énergie à la déroute totale de l'armée jacobine. Cette force armée sur laquelle principalement avoit compté le commandant Henriot, fut précisément la première à lâcher le pied et à se tourner contre lui.

Cependant, Le Gendre, suivi d'une portion considérable de la force armée, et après avoir adressé aux mânes de Danton, une oraison mentale, marche droit aux Jacobins, et balaie impitoyablement tous les sois-disants champions de la liberté qui souilloient cette enceinte. Après cet exploit, il ferme tranquillement la porte de la salle, et retourne sur le champ à la Convention nationale, qui se mit à rire d'assez bon cœur en le voyant tirer de sa poche, et déposer sur le bureau la clé de ce temple impur, profané si long-temps par le culte impie des lâches adorateurs du Tyran.

Quand une fois il fut bien décidé que ce n'étoit pas Robespierre qui seroit le plus fort, chacun

s'empessa, comme de raison, à l'abandonner et à lui jeter la pierre. Bientôt les groupes épars qui chamoilloient encore ci et là en sa faveur, poussés de quartiers en quartiers, se trouvèrent enfin resserrés dans le circuit étroit de la place de Grève. Ce fût là où cherchèrent à se rallier les restes expirans de la faction vaincue. Mais il étoit trop tard, et l'heure fatale de Robespierre étoit déjà prête à sonner.

Nous touchons au dénouement, mais la plume me tombe presque des mains, et il ne me reste plus que des scènes de sang à vous décrire. Léonard-Bourdon à la tête des sections des Lombards, des Arcis, des Gravilliers, et d'un détachement considérable de la gendarmerie nationale, débouche sur trois colonnes sur la place de Grèves. La maison commune est cernée. Toutes les issues, toutes les rues qui viennent y aboutir sont investies, et lorsque le jour a paru, comme le dit si joliment l'agréable Barrère, les conjurés se sont trouvés tout seuls, vis-à-vis d'eux-mêmes, et tête-à-tête avec leur crime.

Tous les députés mis hors de la loi, c'est-à-dire les deux Robespierre, St. Just, Couthon, Lebas, avec quelques amis affidés, étoient rassemblés dans une chambre attenante à la salle

de la commune. Depuis longtems ils ne se faisoient plus d'illusion. La mort étoit là. Aucun mouvement, aucun cri ne leur échappa. Ils restèrent calmes et attendirent de sang froid le moment fatal. Lebas prend un crayon, et après avoir rêvé un instant, il écrit quelques lignes sur une carte qu'il jette ensuite sous la table. Cette carte a été relevée par un gendarme, et l'on y a lu les deux vers suivans :

Aux malheurs de la vie on n'est point enchainé,  
Et l'ame est dans la main du plus infortuné.

Quelqu'un entre alors et leur dit que des satellites armés viennent de forcer la maison commune et s'avancent pour les saisir.

Tous gardent le silence.

Robespierre, après quelques instans, sort un pistolet et l'approchant de sa tête : " Ils ne guil-  
" lotineront, dit-il, que mon cadavre ; quant à  
" Robespierre, ils ne pourront bientôt plus l'at-  
" teindre. . . . . " Tu pleures, Lebas !

Lebas : " Je le jure par ce poignard, que tu  
" vois trembler sur ma poitrine, ces larmes, ce  
" n'est pas sur moi qu'elles coulent. Ma vie  
" n'est rien, et dans deux minutes je ne serai  
" plus. Mais toi, Robespierre. . . . . "



*Robespierre* : " Eh bien ! ne les déshonore pas par tes inutiles larmes ces derniers momens , et sache mourir en homme " .

*Robespierre* finissoit à peine que les gendarmes entrent dans la chambre .

*Lebas* : " Je meurs digne d'être l'ami de *Robespierre* " . A ces mots il se poignarde et tombe mort aux pieds de *Robespierre* .

Au même instant deux gendarmes s'avancent pour saisir *Robespierre* : " J'ai vécu libre , leur dit-il en souriant , et je mourrai de même " . Il se brûle la cervelle .

*Couthon* se porte avec précipitation trois coups de poignard ; mais aucun n'étoit mortel . Un gendarme s'élançe sur *St. Just* à l'instant où il alloit se frapper , et lui arrache son poignard .

Ce fut le même jour , à sept heures et demie du soir , que les vingt et deux victimes dévouées marchèrent au supplice aux acclamations d'un peuple immense et stupide qui se seroit lâchement attelé à leur char de triomphe , si la fortune les eut portés au faite de sa roue au lieu de les en écraser .

Cependant la convention triomphoit , et le premier usage qu'elle fit de sa victoire fut d'é-

purter la commune conspiratrice , c'est-à-dire de la faire guillotiner en masse . Le 31 Mai ce fut la commune qui guillotina la convention , le 29 Juillet , ce fut la convention qui guillotina la commune . Partant les voilà quitte à quitte .

Une foule de députations sont venues féliciter l'assemblée de sa victoire et de la chute du tyran . Il est inutile d'observer que , si le tyran eût triomphé , un concours plus immense encore n'auroit pas manqué de venir le fatiguer des mêmes fadeurs congratulatoires . Il n'y eut eu que les noms de changés , les mêmes phrases auroient été conservées .

Un Romain , homme d'assez bon sens , avoit élevé , pendant la guerre civile , deux perroquets dont l'un crioit : *Vive l'empereur César Auguste !* et l'autre : *Vive l'empereur Marc-Antoine !* On se doute bien auquel des deux il tordit le col après la bataille d'Actium . Hélas ! à peu près tous , tant que nous sommes , nous ne ressemblons que trop à l'homme au perroquet . Nous attendons , clos et cois , l'événement de la bataille , et nous ceignons paisiblement ensuite l'écharpe du vainqueur .

On ne sait si l'on doit rire ou pleurer de pitié en voyant ce concert universel de malédictions vomies par des vociférateurs à gages sur le

cadavre d'un homme, dont ils font à leur manière et sans s'en douter, le plus bel éloge en le déchirant. Le plus plat gredin croit s'honorer aujourd'hui en lui donnant un coup de pied. C'est par trop faire comme le brave Moron, qui, lorsqu'il vit l'ours mort, se mit à crier à tue tête : *Attendez, attendez, je vais descendre pour l'achever et lui donner cent coups.* Je connois tel de ces misérables, qu'un regard seul de Robespierre, vivant, auroit replongé à l'instant dans son élément : c'est-à-dire dans la boue.

Barrère, à son tour, faisoit de l'esprit à la tribune : le pas de charge, disoit-il, étoit sonné au même instant sur les bords de la Seine et sur la rivière de Jaar. Les tyrans étoient vaincus à la fois et à Liège et sur la place de Grève. Et la ville du *Tyran - Evêque* étoit peuplée par les troupes de la république, au même instant que le repaire du *Catilina - Tyran* étoit occupé par les soldats de la liberté.

Au moins ces anti-thèses sont elles fort innocentes. Ça ne fait de mal à personne. Mais voici qui est plus sérieux. Le même Barrère a dit à l'Assemblée, et mille échos l'ont répété, qu'on avoit trouvé sur Robespierre un cachet avec l'empreinte aristocratique d'une fleur de lys. Donc, il

étoit un conspirateur royaliste stipendié par Pitt. Il ajoute, qu'on a encore trouvé dans le portefeuille du tyran, une liste qui devoit à la mort plus de soixante mille victimes.

En général c'est l'usage à Paris. Dès qu'on y tue un homme, on a une contre-révolution toute prête et fabriquée à l'avance qu'on lui fourre dans la poche. On le calomnie après l'avoir assassiné.

Barrère n'étoit pas encore au bout. Le voilà maintenant, qui d'un coup de baguette, métamorphose tout-à-coup Robespierre, St. Just et Couthon en triumvirs nouveaux, qui devoient se partager la France et la morceler pour mieux l'assujettir.

Ne vous semble-t-il pas voir, au pied du Capitole, Auguste, Marc - Antoine et Lépide, régler les destinées de l'univers et partager entre eux l'Empire? Ou n'est-ce pas plutôt comme César, vainqueur, qui distribuoit à ses lieutenants les provinces conquises.

A Metellus le Pont, à Casca la Syrie (1).

Comme c'étoit Robespierre qui faisoit les portions, il étoit juste qu'il prit pour lui la bonne part. Il s'étoit donc réservé Paris, et assi-

---

( 1 ) Vers de la tragédie de César de Voltaire.

gnoit ensuite à ses deux co-partageants chacun son lot :

Les Alpes à Couthon , à St. Just la Belgique.

Quelqu'un observe alors assez malignement à Barrère, que si des triumvirs étoient dangereux, des décemvirs l'étoient bien davantage. Cette remarque portoit coup. Personne n'ignore que le Comité des dix du salut public, avoit fini par englober en lui seul tous les pouvoirs.

On a lu dans quelques journaux un portrait de Robespierre, qui semble avoir été tracé de la main même de la plus dégoutante partialité. A la mort de Danton, un journaliste s'avisait également de vouloir signaler dans sa feuille quelques-uns des traits du caractère de ce chef fougueux des Cordeliers, mais ce fut avec encore moins de succès. On a souvent affecté de comparer ces deux personnages. Il est vrai qu'il y a quelques traits de ressemblance, mais les disparates sont nombreuses et tranchantes. Comme ce sont ceux qui, depuis la journée du 10 Août, ont joué le plus grand rôle dans l'histoire de la révolution, nous nous réservons de revenir sur ce parallèle dans notre Numéro prochain.

#### A V I S.

Toutes les lettres relatives aux abonnemens, doivent être adressées à MM. Fischer, Libraire, ou à Hignou & Comp. Imprimeurs, propriétaires de ce Journal; mais celles qui seront étrangères à cet objet et relatives au Journal même, doivent être directement à M. Cassat, chez M. Boulanger, au Chêne, à Lausanne.



#### LETTRE à M. de St. Marcel.

VOUS me demandez, mon cher St. Marcel, ma profession de foi sur la révolution Française. Vous voudriez savoir si, plus loin du tableau, je le juge avec moins de partialité, que lorsque j'étois entraîné moi-même par le torrent des événemens ?

Savez-vous que vous me faites-là une question à laquelle il est très-dangereux de répondre. Le tems où nous vivons est l'arche sacrée. On n'en approche point impunément, et l'imprudent qui oseroit y porter une main téméraire, étoit à l'instant frappé d'une mort soudaine.

J'aurai beau m'imposer la rigoureuse loi d'être vrai et de n'être que cela; j'aurai beau faire avec agilité les olivettes entre le bonnet rouge des Carmagnoles et l'écharpe blanche des Aristocrates. Ces derniers diront: il a changé de pavillon, c'est un apostat, un transfuge du camp de Coblenz. Les autres: N'est-ce pas lui, qui jadis faisoit certain Journal? Oh! il est aisé de s'en apercevoir, et il tient encore à ses vieux péchés.

Et puis, il n'est pas facile de fixer les nuances

Tome I.

G





fugitives de ce tableau mobile , qui n'est jamais le même , et varie à chaque moment. C'est Prothée qui vous échappe à l'instant où vous croyez le saisir. Ce que j'en dirois aujourd'hui ne seroit plus vrai demain , et le portrait du matin cesseroit d'être ressemblant le soir.

Il faut convenir cependant qu'il y a des traits de caractère qui survivent à ces formes passagères et donnent à la révolution Française une physionomie à elle. Ce sont ces traits dont l'observateur doit s'emparer , s'il veut ne pas peindre de fantaisie , et s'il se pique de vouloir nous retracer avec fidélité le véritable esprit des événemens.

Mais tout n'a-t-il pas été dit , répété et ressassé à satiété. Vous laissez les lieux communs , et j'ai assez d'amour-propre à mon tour , pour ne vouloir pas me traîner servilement sur les pas de cette tourbe d'écrivains , qui tous semblent s'être donné le mot pour ne pas dévier d'un seul point de l'ornière tracée par leurs imbécilles dévanciers.

Ecoutez , par exemple , les libellistes qui ferraillent , enrôlés sous le tricolore étendard de la démagogie. Très-stupides échos les uns des autres , ils ne tarissent plus quand une fois ils

ont enfilé leurs insipides déclamations. C'est constamment la même antienne , c'est-à-dire des sorties à perte d'haleine , contre le clergé , la noblesse , les tigres couronnés et les sangsues dilapidatrices de l'ancien régime. Convenez avec moi que ce rabachage dégoûtant n'est plus aujourd'hui que le cachet honteux de la plus outrageante médiocrité.

Ecoutons maintenant les enfans perdus de l'aristocratie. Oh ! c'est bien pis encore. Le vocabulaire des injures , dont ceux-ci honorent leurs adversaires est singulièrement resserré , il se réduit aux deux épithètes que voici : ce sont des scélérats et des brigands , des brigands et des scélérats. Voilà le cercle étroit dont ils ne sortent point , et dans lequel ils se roulent imperturbablement. Observons ici que ces mêmes personnages , dont les compatissantes et philanthropiques entrailles se lèvent toutes entières à chacune des sanglantes exécutions opérées par la hache de la guillotine , trouvent fort bon que jadis , un ordre signé *Mithridate* , ait envoyé en un jour à la mort cent mille citoyens Romains.

Vous voyez donc que des deux parts l'inéptie est égale , et qu'ainsi vous pouvez sans le plus léger scrupule vous hâter jeter au feu ce-tas de

brochures que chaque matin voit éclore, et dans lesquelles l'œil le plus exercé ne découvre pas le premier germe, je ne dirai pas d'une vérité, mais même d'une idée nouvelle.

Si je voulois saisir les crayons noirs de ce Du Rosoy, de gémissante et lamentable mémoire, il me seroit aisé de vous peindre à mon tour l'impitoyable mort, errant avec fureur dans nos champs désolés, et régénérant à coups de poignard et dans un bain de sang la France expirante sous le stilet de l'anarchie.

Hélas ! il n'est que trop vrai, de tels tableaux sont effrayans de ressemblance. Est-il un seul individu qui puisse de bonne foi se faire illusion sur les innombrables calamités qui marchent à la suite de la révolution ? Mais parmi ce déluge de maux qu'elle a versés sur la terre, me sera-t-il permis de vous citer un de ses bienfaits ? Le seul peut-être. C'est qu'en rallumant au flambeau de la liberté l'énergie sublime du patriotisme éteint depuis si longtems dans le cœur des Français, elle semble avoir créé des hommes nouveaux, tué l'égoïsme et ressuscité des cadavres. C'est ainsi que la tempête qui déchire la nue épure en même tems les airs, et que le Nil

débordé, franchissant ses rives, féconde les champs qu'il ravage.

Tous les tableaux de l'époque antérieure à la révolution, tracés par de frivoles romanciers ou d'ingénieux moralistes, attestent à la fois la politesse de nos mœurs et leur profonde corruption. Nous nous imaginions bonnement que l'état le plus éloigné de la nature étoit le plus naturel de tous, et nous nous arrangions en conséquence. On est toujours tenté de croire que l'instant où l'on vit est l'histoire universelle de tous les tems et de tous les lieux, comme cette femme aimable qui croit voir l'univers dans la petite cotterie qu'elle s'est choisie, et qui voudroit mettre la nature entière à l'unison de son boudoir.

Convenons que la plupart de nos moralistes de l'ancien régime ressembtent un peu à cette femme là. Ils croyoient peindre l'homme, et ils ne faisoient que dessiner nos frivoles et très-éphémères ridicules de société. Montaigne lui-même, l'inimitable Montaigne, que nous savons tous par cœur, ne nous fait voir l'homme, si je puis m'exprimer ainsi, qu'en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il n'y a guère que Tacite et Shakespear qui aient osé nous le mon-

trer luttant contre toutes les passions déchainées contre lui et froissé par le choc des grands intérêts politiques.

Nous étions bien malades, il le faut avouer. Nos esprits et nos corps, également dégradés par la mollesse et l'égoïsme, portoient les stigmates honteux des vices les plus flétrissans. Tous nos sentimens étoient factices; nos passions mêmes n'étoient plus que de lâches habitudes; et telle étoit l'influence de la cadavéreuse apathie dont nos ames s'étoient laissées encrouter, qu'elle nous avoit ôté jusqu'à cette énergie du crime sans laquelle on ne peut pas même être un grand scélérat.

Ces symptômes étoient les signes assurés de la dissolution prochaine du corps politique. Nous touchions à l'instant de notre ruine totale; nous allions périr enfin.....

Mais quel bruit tout d'un coup se fait entendre? Quel est ce colosse porté sur la nue et dont la voix formidable imprime partout l'épouvante? C'est la révolution qui s'avance à pas de géant. La voilà. La terreur la précède, et la foudre s'élance en éclats devant elle. Voyez comme elle se roule avec fracas sur cette masse imposante d'erreurs, de préjugés et d'abus que

le tems sembloit avoir consacrés, et qui, en effet, étoient le dépôt vénérable de plus de vingt siècles écoulés.

Voyez encore comme elle fait impitoyablement main basse sur les étroites combinaisons de l'intérêt personnel. Elle se saisit de l'homme, le rend à la nature, et, le dépouillant de tout ce qui n'étoit pas lui, elle lui arrache les draperies étrangères dans lesquelles il s'enveloppoit. Il est vrai, qu'en le portant nud sur le théâtre des événemens, elle lui a mis un poignard à la main, et lui a dit: frappe, précipite dans les gouffres du Ténare tous tes vils ennemis, et effraie du bruit de tes vengeances l'univers humilié à tes pieds.

Voilà précisément les excès que l'on est en droit de lui reprocher. Ah! si elle se fut arrêtée dans de justes limites, nous n'aurions eu que des graces à lui rendre. Mais, par malheur, elle a fait comme ces poudres dont parle Bayle, qui, après avoir consumé les chairs mal saines d'une playe, finissent enfin par dévorer la chair vive et percer jusques aux moëlles.

Ici l'on me dira que, lors qu'une fois l'on a tiré de son fourreau l'épée de l'insurrection, on n'en fait jamais assez quand on ne commence



pas par en trop faire. C'est très-bien de gémir sur les coups portés à l'humanité par la révolution ; mais ne seroit-il pas juste d'observer par représailles, que de la même source d'où dérivent toutes ces atrocités qui vous révoltent à si juste titre, découlent également cette foule d'exploits et de traits héroïques qui environnent d'un éclat si radieux le berceau de la république naissante ?

Faut-il s'étonner que du sein d'un bouleversement général s'échappent des phénomènes turbulents et terribles. Rien n'a droit de nous surprendre dans cette étrange révolution. C'est un champ où croît indifféremment le crime à côté de la vertu, la bienfaisante gentiane à côté du vénéneux aconit. C'est le tems des dévouemens sublimes de l'amitié et de l'excès effrayant des vengeances. N'ai-je pas vu le même homme poignarder en fureur son adversaire renversé et se précipiter entre le sein de son ami et le fer de l'assassin !

Mais dites-moi de grace, continue l'apologiste de la révolution, quand les feux d'une guerre intestine embrâsent un empire, que signifient ces mots de crime et de vertu dont vous faites tant de bruit ? Vains sons qui n'ont aucun sens

et frappent inutilement les airs ! Le héros d'un parti n'est-il pas le scélérat de l'autre ? Ce que vous nommez crime vous, je l'appelle vertu moi ; et qui est - ce qui osera prononcer entre nous deux ?

Vous dissertez gravement sur la moralité ou l'immoralité de telle ou telle action ! Croyez-vous donc pouvoir soumettre au scalpel de la froide analyse le délire brûlant des passions ? Et moi aussi, la vue du sang me fait reculer avec effroi : mais avez-vous assez calculé les effets terribles de cette fièvre ardente qui dans ce moment fait bouillonner toutes les têtes ? Et est-il un seul de vous qui, lorsqu'il presse, avec transport et en pleurant, son ami entre ses bras, ose répondre qu'un jour il ne lui plongera pas, à coups redoublés, son poignard dans le sein ?

C'est notre divine religion qui seule peut mettre un frein à ces déplorables excès et modérer nos passions, en les épurant et en les dirigeant vers un but utile.

Ah ! croyez que je ne veux ici qu'expliquer et non pas justifier des forfaits que mon cœur déteste. Je le sais, dans le moment où j'écris l'ange exterminateur plane sur la France et y tient encore ouverts les abîmes de la mort.

Voyez cette foule d'infortunés se précipiter avec fracas les uns sur les autres ! Tour à tour froissés, froissans, assassinans, assassinés, tous finissent enfin par venir, pêle-mêle, s'engloutir dans ce muet et dévorant abyme où le sacrificeur tombe après la victime.

Mais je ne prononce pas. Attendez que l'inflexible et sévère main du tems ait déroulé nos sanglantes annales aux yeux de nos neveux épouvantés. Un jour la postérité, assise sur les ossemens entassés des victimes et des bourreaux, dictera ses irrévocables arrêts et décidera entre celui qui frappe et celui qui tombe sous le fer du vainqueur.

Nous l'avons déjà dit, c'est de ce bouillonnement de toutes les passions, de ce frottement rapide de mille intérêts divers que sont jaillis les prodiges de tout genre qui ne cessent de nous étonner. Les circonstances extrêmes créent les grands caractères. Voyez combien de vertus inconnues, combien d'hommes oubliés qui se sont développés tout d'un coup sous le choc de la révolution. C'est ainsi que l'étincelle dort ignorée dans le sein de l'insensible rocher jusqu'à l'instant où le choc de l'acier l'en fait jaillir avec violence.

Pour connoître l'homme, il faut l'épier dans les convulsifs soubresauts d'une révolution. Il faut le voir aux prises avec la mort et se coler, pour ainsi dire, avec elle. Si Cromwel n'eut pas constamment vu l'échaffaut devant lui, il ne se seroit jamais élancé sur le trône.

Pourquoi les Jacobins sont-ils jusqu'à présent sortis vainqueurs de tous les combats ? N'est-ce pas parce que la mort les suivant sans cesse à la piste ; ils se sont trouvés dans la nécessité d'opter entre la roche Tarpeyenne et les honneurs du Capitole ? Bien convaincus qu'il n'y avoit que l'excès même de leurs attentats qui put les sauver, et qu'au premier pas retrograde ils périssent sans ressource ; ils ont voulu, à force d'audace, se mettre dans l'impossibilité de pouvoir jamais reculer. Tel Agathocle, après avoir débarqué ses troupes sur les côtes d'Afrique, mit lui-même le feu à ses vaisseaux, et plaça, par cette manœuvre audacieuse, ses soldats entre la victoire et la mort.

Le maréchal de Luxembourg disoit, qu'il avoit toujours vu Jupiter se ranger du côté des gros bataillons ; mais aujourd'hui, c'est pour les partis extrêmes qu'il se déclare. Si tu ne m'égorges pas, je t'égorgerai. Voilà en deux mots

où se réduit jusqu'à présent le code moral de tous les partis. Aussi voyez vous que, fidèles à cette tactique expéditive, ils cherchent à se gagner de vitesse, et que la première opération du vainqueur c'est d'étouffer inpromptu le vaincu.

*La loi de l'univers c'est la loi du plus fort*, a dit La Fontaine. La preuve que c'est toi qui as tort, c'est que c'est moi qui te tue. L'huitre demandoit à l'homme : *Perfide ! de quel droit veux-tu m'ôter la vie ?—Mais . . . c'est du droit du plus fort.—Et de grace, dis-moi qu'est-ce que c'est que ce droit du plus fort ?—C'est . . . c'est . . . c'est ce qui fait que je te mange*, répondit l'homme en l'avalant.

Voilà des vérités que n'avoit pas assez méditées Louis XVI. Il ne s'est pas aperçu qu'en cédant une fois il s'imposoit la loi de céder toujours. Que lui ont servi ses éloquents proclamations et les larmoyantes homélies dont il tapissoit les murs de sa bonne ville de Paris avant la journée du 10 Août ? Ce n'est pas en arrondissant des phrases qu'on met à la raison des sujets rebelles, et quand on s'explique avec eux il faut que ce soit par la bouche du canon.

Quand un empire brûle, un mot, et sur-tout

un geste de César, vaut mille fois mieux que la plus belle période de Cicéron.

Mais, hélas ! Louis étoit loin d'avoir été doté par la nature de cette énergie sublime du premier des Césars. Chaque jour il étoit abreuvé de quelque outrage nouveau. Chaque jour il se voyoit arracher, par les insurgés, quelque-une de ses prérogatives royales. *Le bon Sire le souffre et se tient toujours coi.*

En un mot, il semble qu'il se soit complu à se garotter lui-même, pieds et mains, afin qu'on put le guillotiner avec plus de commodité. C'est le lion qui s'étoit laissé rogner les ongles et les dents.

On lâcha sur lui quelques chiens,  
Il fit fort peu de résistance.

Un moyen sûr d'être toujours craint, c'est de ne jamais rien craindre.

. . . . . Meruitque timeri  
Nil metuens.

Mais toutes les fois, qu'au lieu de faire votre métier de roi, vous vous amusez sottement à faire celui de mouton, vous pouvez compter que vous finirez, comme de raison, par être mangé par le loup. Et comme dit Florine à Poiseau



bleu : *Tel vous craint , étant roi , qui vous arrachera toutes les plumes vous voyant un petit oiseau.*

Qu'est-ce donc qui a fait la révolution ? C'est d'un côté la peur , et de l'autre l'audace. Mais cette même énergie qui l'a enfantée , pourra-t-elle également en assurer la durée ? Il n'est pas aisé de répondre à cette question. Je demandois , il y a deux jours , à un Français patriote : Mais dites-moi , je vous prie , quel sera donc en dernière analyse le dénouement de la pièce si vivement intriguée dont nous sommes les spectateurs ? Croyez-vous là de bonne foi que votre république tienne ? Je conviens avec vous qu'elle est triomphante au dehors ; mais , d'un autre côté , je vous avoue que le spectacle de l'intérieur ne laisse pas de me donner quelques inquiétudes. Ce n'est pas les efforts de vingt puissances noblement liguées contre vous que je crains , mais je redoute l'anarchie. Si vous périssez , vous périrez par elle. Il est un cercle invariable que décrivent toutes les révolutions et qui les ramène imperceptiblement au point d'où elles sont parties. On pourroit calculer cet instant avec une précision presque géométrique. Telle on voit une étoile parvenue à son point de culmination retomber néces-

sairement vers l'horizon par les loix éternelles auxquelles sa marche est assujétie. Ne craignez-vous pas également , de secousses en secousses , de convulsions en convulsions , de retomber enfin dans les bras du despotisme ? La France ressemble , dans ce moment à Prométhée attaché sur le mont Caucase. Les factions sont les vautours qui la dévorent. A peine une est-elle détruite qu'une seconde lui succède , qui bientôt sera détruite à son tour. C'est ainsi que s'entr'égorgerent jadis ces guerriers qui sortirent tout armés du sein de la terre.

Heureusement que tous ces grands mots là ne sont pas des oracles , me répondit le patriote. Il n'est pas un seul de vos argumens qu'il ne me fût aisé de rétorquer contre vous. Vous me parlez de factions , par exemple. Eh bien ! qu'est-il arrivé ? Toutes ont disparu , et la république est encore debout. La révolution est un fleuve qui roule majestueusement ses eaux , les factions n'en sont que l'écume.

Ce qui est vrai des partis l'est à bien plus forte raison des individus. N'a-t-on pas cru pendant longtems le sort de la chose publique attaché aux Mirabeau , aux Danton , aux Pétion , aux Robespierre , et à tant d'autres enfin

que le hazard des circonstances avoient placés un instant au gouvernail ? Tel, d'entr'eux, se croyoit de bonne foi l'Atlas nouveau qui supportoit à lui seul tout le poids de la machine politique.

Eh, l'ami ! qui te savoit là ?

Il tombe. On s'en apperçoit à peine, et bientôt on n'en parle plus. — Une planche flottoit sur un fleuve rapide. Voyez, disoit-elle aux passans, comme j'entraîne ce torrent. C'est moi qui dirige son cours impétueux. — Que voilà bien trait pour trait nos éphémères Catilinas ! Parce qu'ils tournent avec le tourbillon, ils s'imaginent que ce sont eux qui le font tourner.

Je vis bientôt que cette dispute auroit le sort de toutes les autres où chacune des deux parties contendantes finit par rester philosophiquement clouée à son opinion.

Savez-vous, mon cher St. Marcel, que si le patriote dont je viens de vous parler, prophétise juste, et que le nouvel ordre de choses, en s'épurant, s'établisse sur des bases solides, savez-vous, dis-je, que votre France régénérée pourroit bien nous ramener les beaux jours de la Grèce et de Rome ancienne.

sans

sans doute, vous êtes encore loin d'un pareil état de splendeur, et en attendant que vous soyez habitans des cieus, vous n'êtes encore que les citoyens très-malheureux des rives ténébreuses du Ténare.

Mais que parlé-je de malheur ! le véritable infortuné, n'est-ce pas celui dont l'ame n'a jamais été épurée au creuset utile de l'adversité ? Que m'importe en effet l'immobile béatitude de cette foule de mortels ennuyés, qui souvent attrapent le bout de leur longue et inutile carrière avant d'avoir vécu un seul moment ? La révolution Française, au contraire nous fait vivre un siècle entier dans le court espace d'une année.

Tel est le charme attaché à toutes les émotions vives et profondes qu'aucune distraction n'est capable de remplir le vide qu'elles laissent dans l'ame, quand on en est privé tout d'un coup.

Qui le croiroit ? La situation même d'un homme qui voit à chaque instant le poignard levé sur sa tête, est assez souvent mêlée de je ne sais quel sentiment d'une volupté secrète qui ne se définit point. Dans ces momens terribles, toutes les affections doublent d'énergie et d'intensité. On est plus sensible, plus aimant, et deux amis s'étreignent bien plus vivement, lorsqu'en s'em-

brassant, ils se disent : *Oh ! c'est peut-être pour la dernière fois.*

SULEAU, qui s'étoit cru long-tems *inétrangeable*, me disoit un jour à Neuwied : je meurs d'ennui depuis que je suis à-peu-près sûr le matin de n'être pas pendu le soir.

Ce mot de Suleau peint vivement l'état de langueur dans lequel tombe sans s'en douter une ame accoutumée depuis long-tems à des secousses impétueuses, et qui tous les jours voyoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, la mort en présence et tête à tête.

Il est certain qu'on se familiarise à la longue avec l'idée de la destruction. Quelqu'un demandoit à la marquise de Villars, quel bien avoit fait la révolution : *Elle apprend à mourir*, répondit-elle. Ah ! oui, on apprend à mourir. J'ai vu le même homme que l'idée seule de la mort glaçoit d'effroi en quatre-vingt-neuf ; quatre années plus tard, attendre sans trembler le coup fatal, et marcher au supplice avec indifférence.

Tous mes châteaux en Espagne, m'écrivez-vous, ne sont plus aujourd'hui qu'une maisonnette sur les bords du lac de Genève. Eh bien ! mon St. Marcel, et puisse cette supposition devenir bientôt une réalité, vous y voilà dans

votre maisonnette ! Votre tête n'est plus menacée. Il ne vous reste, en un mot, qu'à promener en paix vos douces rêveries dans notre délicieux Elysée. Mais quoi ! déjà je vois vos regards se tourner involontairement vers Paris. Encore tout mouillé du naufrage, et à peine sur le rivage, objet de vos vœux, que l'ame déjà sur les flots, vous voudriez de nouveau braver une mer irritée, et défier une seconde fois les vents et la tempête.

Tous ces contrastes sont dans la nature. C'est ainsi qu'un peintre sublime dessinoit auprès d'un tombeau les danses légères des pasteurs de l'Arcadie, et qu'un peintre plus sublime encore, Homère, place souvent une scène champêtre au milieu d'une bataille, et fait contraster le sort paisible d'un berger avec le tumulte des combats.

Je ne sais, mais un sentiment secret de mélancolie vient ici me saisir tout d'un coup. Je me rappelle les amis qu'une mort sanglante m'a ravés, ceux qui me restent, mais que les mêmes dangers menacent encore. Tous ces souvenirs se pressent avec une rapidité déchirante dans mon ame affaissée par la douleur.

Etrange contradiction du cœur humain ! Nous courons à Meillerie, pour chercher à démêler les



chiffres déjà à demi effacés de St. Preux et de Julie; nous donnons des larmes puérides à des infortunes imaginaires, et souvent nous contemplons d'un œil sec les scènes trop réelles de carnage et de sang qui s'entassent autour de nous.

O ! heureux celui qui, échappé à l'orage, erre en paix dans nos bois, et vit caché dans nos humbles chalets Helvétiques.

Mais à quoi sert de s'enfoncer dans les détours tortueux des vallées solitaires du Jura, quand l'image importune que je croyois fuir vient m'y poursuivre opiniâtement? Quand, dans l'épaisseur des noires forêts les derniers cris d'un ami mourant viennent encore frapper mon oreille épouvantée.

Louise ! . . . Tu n'es plus. Tu dors dans la nuit éternelle. Ah ! si l'un de nous deux devoit pleurer l'autre, pourquoi le trait fatal ne m'aurait-il pas atteint le premier? Mais tu savois trop que les plus malheureux ce sont ceux qui restent, la mort n'étoit plus pour toi que le terme désiré d'une vie infortunée. Tu as embrassé avec délices son pâle fantôme, et tu es montée sur l'échaffaut en souriant au fer paricide, comme on vit jadis Caton sourire au poignard qui déchira ses entrailles.

Louise, écoute-moi ! M'entends-tu ? Tes mânes sont-elles émues par les larmes que je verse sur ta cendre froide ? Ah ! oui, sans doute, tu m'entends. Le feuillage frémit doucement sur ma tête, c'est ton ombre qui vient errer lentement autour de moi. Elle me fait signe. Oui, c'est toi, je te vois . . .

Mais non, vain prestige d'une imagination qui s'abuse. Hélas ! la tombe avare ne rend plus sa proie. J'ai beau fatiguer de mes cris les échos de ces déserts. La nature est sourde à mon désespoir, et les aquilons emportent dans les airs mes frivoles et inutiles clameurs.

Le silence de la mort et la solitude des tombeaux régissent autour de moi. Cette feuille que je vois tomber de ce chêne antique, va se résoudre en poussière, elle ne verra plus ses parties se rassembler, et ne parera pas une seconde fois le front de nos bois. Ce petit insecte aux antennes légères se débat quelques instants et meurt après un court gémissement. Il est comme toi Louise, il ne reverra pas un second matin. Tout est fini . . . Non, non, tu ne m'entends plus. Un abyme est entre toi et moi ( 1 ).

---

( 1 ) En relisant ces lignes, j'ai craint que peut-être elles ne

Et voilà donc le terme auquel tout vient aboutir ! Tant de vains projets, tant d'espérances abusées ! Tout s'est évanoui comme une vapeur légère. Insensés que nous sommes ! Parce que nous souffrons, nous voudrions que la nature entière prit part à nos maux. Nous voudrions que, pour nous consoler, elle interrompit l'invariable cours de ses loix éternelles : mais elle se rit de nos stériles prières, de nos plaintes téméraires, et continue à rouler sous le bras de fer de la nécessité.

Voyez ces enfans, ils bâtissent péniblement un petit château de cartes. Un souffle léger vient bientôt détruire le frêle édifice. Ils pleurent, ils se dépitent. Eh ! ne faisons nous pas tout comme eux ?

Mon cher St. Marcel ! il me reste une étroite cabane sur l'un de ces monts solitaires qui bordent les rives heureuses de notre petit océan, que j'aurois de plaisir à vous y recevoir ! L'amitié vous appelle et vous tend la main depuis

---

fussent mal interprétées. Il est clair cependant, que la séparation éternelle dont je parle, ne peut, et ne doit s'entendre que de la vie présente. Personne n'est convaincu plus que je le suis du dogme consolateur et sublime d'une vie à venir et de l'immortalité de l'ame.

le rivage. Ah, oui, venez. Nous parlerons de Paris, et de douces larmes viendront se mêler à tous nos entretiens.

Lausanne, le 28 Août  
1794.

CASSAT, l'ainé.

---

SUITE du coup-d'œil sur la campagne actuelle.

#### LA HOLLANDE.

L'Approche des armées républicaines fait fermenter de nouveau les passions et les intérêts croisés des deux partis, dont la zizanie a déjà mis si souvent notre république à deux doigts de sa perte. Ils se font sans relâche une guerre sourde, d'autant plus dangereuse qu'effectivement les François sont à nos portes et menacent déjà Bois-le-Duc et Breda. Cette dernière place, outre la garnison nombreuse qu'elle renferme, est abondamment munie de tout ce qui lui est nécessaire pour opposer aux François une longue et vigoureuse résistance.

Nous ne savons pas encore si les rubans oranges feront place ici aux rubans tricolores. En attendant nous sommes dans les plus vives inquiétudes, et notre auguste Stathouder émet

proclamations sur proclamations pour essayer de réveiller dans nos cœurs ce qu'il appelle du patriotisme. Ce sont assurément de fort belles pièces d'éloquence ; mais j'ose croire qu'elles n'eussent produit qu'un effet médiocre , si elles n'eussent été secondées par la tactique financière que les François viennent de mettre à l'ordre du jour dans les Pays-Bas. Véritablement ils pressurent un peu trop fort ces pauvres Belges. Et de telles vexations sont très-impolitiques au moment où l'invasion Hollandaise est projetée. Quoiqu'il en soit , la plupart de nos riches Bataves sont partagés aujourd'hui entre leur haine cordiale contre le Stathouder et leur amour non moins sincère pour leurs ducats. Il faudra voir quel sera l'événement de cette lutte entre la cupidité d'une part , et de l'autre l'avarice.

#### L' E S P A G N E.

Il paroît que cette puissance commence à s'ennuyer très-sérieusement d'une guerre qui , même , en lui supposant des succès qu'elle est loin d'obtenir , ne peut , sous tous les rapports , que lui être infiniment préjudiciable. Elle s'aperçoit enfin qu'en grossissant imprudemment le nombre des ennemis de la France , elle travaille ,

sans s'en douter , à l'affermissement de la tyrannie usurpée par les Anglais sur les deux mers. On sait que c'est à cette suprématie qu'aspire depuis longtems la fière Albion. Il n'y avoit que la marine Française combinée avec celle d'Espagne qui put opposer une digue suffisante au développement des vastes projets de ces insulaires ambitieux. Mais , ce contrepoids une fois détruit , il est clair qu'alors le cabinet de St. James dictera , à son gré , à celui de Madrid les conditions qu'il lui plaira de lui imposer , et que l'Espagne humiliée ne sera bientôt plus que l'esclave soumise de l'heureuse Angleterre.

Au reste , l'armée des Pyrenées vient d'acquiescer loyalement les lettres de change tirées sur elle par les armées victorieuses de la Belgique et du Rhin. Elle marche , à son tour , de succès en succès. Par tout les Espagnols sont battus. Ils plient , comme tous les autres , sous l'irrésistible ascendant du génie puissant qui veille sur les destinées de la république Française. Les deux places importantes de Fontarabie et de St. Sebastien viennent de tomber tout récemment entre les mains des Carmagnoles , et bientôt ces derniers reprendront , par le droit de l'épée , la forteresse de Bellegarde qui leur avoit été enlevée par la trahison.



## L A F R A N C E .

Le célèbre Burke disoit, que la révolution avoit effacé la France du nombre des puissances. Nous avons peine à croire que ce galant homme persiste aujourd'hui dans son dire. La France a répondu aux sarcasmes de ses detracteurs, comme Diogenes à ce philosophe qui nioit le mouvement. Diogenes en courant, et la France en faisant courir.

Il est vrai cependant, que tandis que la république est victorieuse chez elle et sur ses frontières, elle se voit successivement dépouiller de toutes ses possessions extérieures, et bientôt elle se verra très-littéralement réduite à elle-même. Il ne lui reste guère actuellement que les isles de France et de Bourbon, que Pitt appelle des guerites de sentinelle, et qui même, ne tarderont vraisemblablement pas à lui être enlevées.

La République n'en agira qu'avec plus d'activité quand elle sera débarrassée de ces draperies importunes qui la gênoient dans ses mouvemens. C'est ainsi qu'un Athlète, jette bas tous ses vêtemens pour être plus dispos au moment du combat.

Il est probable que la France se soutiendra par sa propre inertie. En voyant l'attitude fiere

et imposante de ce colosse isolé pour ainsi dire, au milieu de l'Europe, et qui lutte seul et avec avantage contre vingt Puissances conjurées contre lui; ne vous rappelez-vous pas la colonne Anglaise à Fontenoy, qui transportée sans s'en douter au milieu du camp des Français, vomissoit la flamme et la mort sur les phalanges épaisses qui la ceignoient de toutes parts. Voilà la ressemblance! La colonne Anglaise s'écroula enfin sous les coups redoublés qu'on ne cessoit de lui porter. La France, au contraire, semblable à ce rocher, dont parlent si souvent les poètes, voit venir se briser à ses pieds les flots impuissans de ses ennemis humiliés. Ce sont eux qui s'écroulent. Voilà la différence.

Les armées Françaises ont achevé de nettoyer d'Autrichiens tous les Pays-Bas. Liège est pris et Trèves voit flotter sur ses murs le pavillon républicain. La prise de cette place, qui rend les Français maîtres des rivières de Sarre et de Moszelle, a jetté la consternation dans l'Allemagne, et ce n'est pas tout-à-fait sans raison. Déjà deux de ses principaux Electorats sont tombés entre les mains du vainqueur; je veux dire la plus grande partie du Palatinat et du pays de Trèves. Il paroît au reste, que c'est sous le canon

de Liège que va se renouer la campagne, et que se frapperont les grands coups. C'est là que les Français et les Autrichiens portent leurs principales forces. Et il est à présumer qu'elles se mesureront encore plus d'une fois avant la fin de la campagne.

Landrecies et le Quesnoi ont ouvert leurs portes. Il ne valoit pas la peine de les prendre, puisqu'on vouloit sitôt les rendre. La dernière de ces deux forteresses a été remise entre les mains des Français avec une contrescarpe, deux bastions et trois demi-lunes qu'elle n'avoit pas au moment où l'ennemi s'en rendit le maître. Nous sommes très-fâchés, disent les Carmagnoles, que, sur ce pied là, les Autrichiens ne nous aient pas encore pris une douzaine de nos autres places. Nos frontières en seroient en bien meilleur état, et ils les auroient bien mieux fortifiées que ceux qui jusques ici en ont eu la commission.

Les bulletins de Paris vont devenir intéressans. Il ne faut qu'une pénétration médiocre pour deviner que la mort de Robespierre, bien loin d'éteindre les factions, ne fera, au contraire, que leur ouvrir la porte. Il est aisé, par exemple, de s'appercevoir qu'une nouvelle scission

est déjà sur le point d'éclater dans le sein même de la convention. Nous serons à l'affut de tous ces mouvemens, et nous aurons soin que nos lecteurs soient au courant. C'est sur-tout les causes secrètes et les véritables ressorts des événemens que nous voudrions principalement nous attacher à démêler dans la pièce si singulièrement compliquée qui se joue sous nos yeux.

#### L' A U T R I C H E.

Pendant longtems, nous écrit-on de Vienne, il n'étoit bruit ici que des victoires remportées par les armées coalisées. Un *Te Deum* n'attendoit pas l'autre, et le gazetier de cette ville remplissoit toutes ses feuilles de l'emphatique récit de nos exploits surnaturels. Voilà que tout un coup il est devenu d'une modestie exemplaire; et comme, à dire vrai, la moisson des lauriers récoltés dans cette campagne, a été médiocre: pour se consoler, il se rabat aujourd'hui sur la grande conspiration qui vient d'être découverte dans cette ville. C'étoit très-sérieux: il n'étoit question de rien moins que de massacrer l'empereur et toute son auguste famille; de faire une curée générale de la noblesse et du

clergé; en un mot, de bouleverser tout l'Empire. Les cheveux en dressent à la tête.

Il est vrai qu'il se trouve encore quelques incrédules, qui n'ont guère de foi à toutes ces horreurs. Ils conviennent cependant qu'il s'est tenu ici des assemblées ou conciliabules secrets d'autant plus coupables qu'ils avoient lieu sans l'aveu et contre le gré du gouvernement; mais ils ajoutent que rien ne ressembloit moins à un complot que ces rassemblemens; et très-assurément, il ne s'y tramoit aucune des noirceurs qu'on leur prête aujourd'hui avec tant de libéralité. Mais voici ce que c'est :

A Vienne, comme à Paris, on a toujours sur le chantier quelque conspiration toute prête, lorsqu'on veut se débarrasser, ou s'assurer du moins, de ce qu'on appelle *des gens suspects*. Or comme l'acception de cette locution est un peu vague, une foule de gens très-honnêtes de ma connoissance, ont déjà pris la poste pour s'enfuir plus vite, en attendant que la latitude de ce mot *suspect* soit déterminée avec un peu plus de précision.

On est mécontent ici de nos généraux qui se sont laissé battre; et comme c'est l'usage, ceux-ci rejettent les uns sur les autres les désastres de

cette malencontreuse campagne. Cobourg pousse à Mœhlendorf, Mœhlendorf pousse à Cobourg, tous les deux renvoient l'éteuf au duc d'Yorck: celui-ci se plaint à son tour, et n'a pas tort. Ces débats scandaleux amusent sans doute l'oisiveté maligne des nombreux désœuvrés de notre capitale, mais ils ne raccommoient point nos affaires.

Le bruit court que notre général *le Cunctateur* est rappelé, et que ce sera le colonel Mack qui prendra le commandement en chef de notre grande armée. On se plaint ici du prince de Cobourg, qui ne mène pas, dit-on, les affaires assez chaudement. En revanche nous nous promettons des merveilles de l'impétuosité brusque de son successeur, qu'à Vienne, on nomme déjà le petit Laudhon; en effet, nos distributeurs de renommée, se sont hâtés de détacher un des rayons qui composoient l'auréole de gloire, dont la tête du vieux maréchal étoit ceinte, pour en faire un trousseau précoce de réputation militaire à ce jeune César Mack.

Si ce général Mack, est aussi bon pour la main que pour le conseil, il ne nous restera bientôt plus qu'à chanter un *de profundis* sur le cercueil où sera bientôt gissante la ci-devant révolution Française. C'est lui qui vouloit à toute force



qu'on marchât droit sur Paris. Cet avis a du bon, sans doute. Il est d'autant plus sensé, qu'en prenant Paris tout d'un coup, on coupe d'emblée le mal par la racine. Or, comme chacun sait, rien au monde n'est plus facile que de prendre Paris. Demandez plutôt à Bouillé, Brunswick, Dumouriez, qui tous pourront fournir au colonel Mack de très-bons mémoires, et un excellent itinéraire pour lui ménager une route facile dans son voyage projeté.

Quoiqu'il en soit, il paroît certain que c'est lui qui s'est chargé d'*attacher le grelot*. Il a déjà graissé ses bottes pour partir, et nous espérons le voir incessamment à Paris, où il marche en droiture pour replanter l'auguste tige des lis sur les débris fumants de cette parricide cité.

En attendant, il est constant que nos troupes n'en prennent pas le chemin le plus court. Mais peut-être, elles font comme le matelot qui tourne le dos au port pour y arriver plus vite. Elles se replient de tous côtés : si c'est pour mieux sauter, elles feront sans doute un furieux saut ; car voilà plus de trois mois qu'elles reculent sans cesse.

Il est à craindre seulement que le général Pichegru ne se prête pas avec assez de complaisance

sance aux combinaisons expéditives du général Mack. Nous attendons ici avec l'impatience la plus vive la tournure nouvelle que vont prendre les affaires, et j'aurai soin de vous mander régulièrement tout ce que cette capitale nous présentera d'intéressant.

*Extrait d'une lettre de Paris au rédacteur de la quinzaine.*

N'attendez pas aujourd'hui grand chose de moi, mon cher *Cassat*. Il ne me reste que quelques instants, mais j'abats du bois pour l'une de vos prochaines quinzaines, et j'espère qu'à l'avenir vous serez servi avec exactitude et rapidité. Si les circonstances continuent à redevenir favorables aux bons citoyens, j'espère que nous ne tarderons pas à vous revoir bientôt au milieu de nous. Paris semble déjà reprendre un peu de son ancienne splendeur. Les spectacles, quoiqu'en plus grand nombre que jamais, sont suivis avec une fureur qui tient de la frénésie, sur-tout depuis qu'il y a *relâche* à la guillotine. L'opéra vient d'ouvrir à la salle que vous avez vû bâtir l'année dernière dans la rue de Richelieu, en face de la Bibliothèque. Le ci-devant théâtre Français vient aussi depuis quelques jours

de rentrer en activité. Déjà Contat, Fleury, d'Azincourt, Larive et jusqu'au bon vieux Préville y ont reparu. La foule qu'ils ont attirée et l'enthousiasme qu'ils ont excité le jour de leur début n'ont pas d'exemple dans les annales du théâtre Français. Lorsque Fleury fut mis en liberté, car vous savez qu'il a long-tems été incarcéré, ainsi que presque tous ses camarades; lors, dis-je, qu'il fut rendu à ses amis, on le pressoit de rentrer au théâtre, dont il fait sans contredit l'un des principaux ornemens: volontiers, répondit-il, mais c'est à condition qu'on ne me fera plus jouer *les victimes cloîtrées*.

Les journeaux vous auront sûrement parlé du terrible incendie de la bibliothèque de l'abbaye St. Germain, mais comme les vers qui ont été faits au sujet du rapport que cet accident a occasionné ne sont pas connus, je les joins ici. Vous n'aurez pas de peine à deviner qu'ils partent d'une plume profondément gangrenée de la plus virulente aristocratie. Mais les voici:

Quoi! toujours des complots formés!  
Toujours des crimes consommés!  
Comme Omar dans Alexandrie.  
L'ignorance et la barbarie

Vont donc. . . . Cessez d'être alarmés;  
*La main du crime*, dit Barrère,  
N'a point trempé dans cette affaire;  
Car je dormois à poings fermés.

L'épigramme est sanglante, comme vous voyez. Mais on ne pique plus aujourd'hui, l'on déchire; et il faut bien que notre littérature se mette, à son tour, au pas de la révolution.

Eh bien, mon cher ami, que dit-on dans votre pays de la chute du tyran? Avouez que vous ne vous y attendiez guères. Voilà la Providence enfin justifiée. Nous respirons, et ce n'est que d'aujourd'hui que nous commençons à vivre; car on ne vivoit pas à Paris avant la mort de Robespierre. Vous ne serez pas fâché d'apprendre que, semblable à Denis, tyran de Syracuse, son excessive ambition aspirait aussi aux honneurs littéraires et à la palme théâtrale. A l'époque de sa mort, il consumoit ses facultés physiques et intellectuelles à la confection d'une tragédie, dont voici le plan en deux mots. Au premier acte, le théâtre représentoit un échaffaut sur lequel siégeoit un tribunal terrible. La vengeance, sous les attributs de la justice, y figuroit le poignard à la main, et tandis que les mots d'*huma-*

mité, de *vertu* sortoient de sa bouche sanglante, le glaive fatal se promenoit au hasard sur toutes les têtes. Au second acte, la scène représentoit un temple semblable à celui qu'avoit autrefois érigé le brigand Anthée ; il étoit bâti d'ossements humains. Au frontispice étoient écrits ces mots effacés du nouveau dictionnaire : A LA TERREUR. Dans ce sanctuaire de la mort couloit une fontaine de sang. Un pontife, la couronne sur la tête et le glaive à la main, buvoit avec sa nombreuse cour dans des crânes humains, en répétant les mots sacrés de *peuple* et d'*Être suprême*. Ici le travail de l'auteur se trouve suspendu, et quoiqu'il ne fut encore qu'au deuxième acte, il avoit déjà fait pétir tous ses personnages. On prétend que c'est la seule difficulté qui l'ait empêché de mettre la dernière main à son drame et de lui donner l'étendue ordinaire des ouvrages de ce genre.

A propos de ce scélérat de Robespierre, on cite, en ce moment, un quatrain prophétique où le non moins scélérat Danton joue un rôle assez plaisant. La circonstance sur-tout le rend piquant. Il fut fait, m'assure-t-on, le lendemain de la mort de ce *conspirateur* et de celle de quatorze autres traîtres qui, le même jour,

subirent le même sort que lui. Le voici tel qu'il vient de m'être récité :

Lorsque quinze proscrits passèrent l'Achéron,  
Danton restoit rêveur au bord de la rivière.  
Que fais-tu là, lui dit l'impatient Caron ?  
J'attends Couthon, St. Just, Lebas et Robespierre.

Vous voyez qu'il n'a pas vainement attendu. C'est actuellement à Robespierre d'attendre à son tour, et j'ai tout lieu de croire qu'on ne le laissera pas se morfondre longtemps sur les bords de l'inférieure rivière. Je vous dirai même à l'oreille que l'on nomme déjà tout bas les aspirants à l'héritage du tyran, c'est-à-dire les nouveaux candidats de la guillotine. Qu'il vous suffise de savoir que bon nombre de contendants sont déjà sur les rangs. Si j'étois plus malin, il me seroit aisé de vous parodier sur le champ la petite épigramme que je viens de vous transcrire ; mais qu'à Dieu ne plaise que je vueille donner ce triomphe à vos aristocrates. Vous savez que depuis la déconvenue du tyran, les nôtres repullulent de plus belle, et commencent à relever la tête avec plus d'immoralité que jamais.

Tout le monde veut dire son mot sur la terrible catastrophe de nos féroces triumvirs. *Chacun d'un coup sur eux veut honorer sa main.* Notre



ami, le vieux *Scarroneau*, n'a pas voulu laisser échapper une aussi belle occasion. Voici un couplet de sa façon que je n'ai pas trouvé merveilleux. Je vous l'envoie cependant, vous en ferez l'usage qu'il vous plaira.

Du haut en bas,  
A la tribune Robespierre,  
Du haut en bas  
Traita les plus grands potentats;  
Mais à la fin de sa carrière,  
Il chut la tête la première.  
Du haut en bas.

Vous me demandez des nouvelles de vos deux frères d'armes, Caumont et Jourgniac de St Méard. Hélas! le pauvre Caumont! et les journaux ont dû vous en instruire; il a été guillotiné. En revanche, j'ai l'inexprimable plaisir de vous apprendre que Jourgniac (1), plus adroit que son ami, a lestement esquivé le saut périlleux, en profitant du décret qui expulse les nobles de Paris pour se réfugier à St. Méard, où l'on m'assure qu'il donne actuellement dans une dévotion outrée.

Mais je vous prie, que dites-vous de nos derniers succès? Voilà sans doute de quoi fermer la bouche à tous les mauvais plaisants. Nos triomphes se multiplient. Tyrans du dehors, tyrans du dedans, tous sont abattus successivement sous la hache du patriotisme. Mais comment notre république

(1) C'est l'auteur de l'agonie de trente-six heures.

ne triompheroit-elle pas avec les puissans alliés que son heureuse étoile lui donne chaque jour. Genève, jalouse de carroborer le pacte fédératif qui unissoit déjà les deux républiques, vient de nous envoyer un ambassadeur. C'est le Citoyen Reybaz. Il a reçu des augustes Représentans du peuple, l'accueil le plus flatteur, sans oublier l'accolade et le baiser fraternel du Président. Le soir, tout Paris rétentissoit des hurlemens saccadés de nos crieurs à gage: *Grande admission à la Convention du grand ambassadeur de la grande république de Genève*. Nous attendons incessamment un pareil envoyé de la république de St. Marin. Je vous le répète: Jugez, si avec des alliés aussi considérables nous n'avons pas de quoi faire la loi, et montrer les dents à tous les tyrans coalisés ou non coalisés, qui croisent leur fer dans ce moment contre celui de la République.

Avant de finir, je veux encore vous citer un mot prêté à Robespierre et qui court Paris actuellement. On prétend qu'il a dit avant de mourir: *Ils vont me couper la tête, mais ils ne me couperont pas la queue*. J'ai bien peur que ce mot assez plaisant ne renferme un sens prophétique. En effet, si Danton a trouvé des vengeurs, il n'est que trop vraisemblable que Robespierre en trouvera à son tour. Au surplus, j'aime encore mieux la manière dont vous le faites parler à ses derniers momens, elle est bien plus noble, et bien plus conforme à la vérité.

*Apperçu sur la coalition des rois contre la France.*

Nous devons à la révolution Française un miracle, auquel assurément on ne devoit guères s'attendre, c'est d'avoir vu les rois de l'Europe *fraterniser* de bonne foi entre eux pendant quelques instans. Ce fut la peur qui serra les liens d'une fédération que les Français ont nommée monstrueuse, et qui sort véritablement de l'ordre ordinaire. On prévint dès le principe, qu'un accouplement aussi immoral ne pouvoit guères tarder à se dissoudre. En effet, tout semble nous annoncer que la royale coalition se *parfile* imperceptiblement. C'est un faisceau dont les flèches déjà relâchées se désuniront-bientôt entièrement. Le roi d'Espagne est dégoûté, et commence à sentir qu'il joue un jeu où il pourroit finir par perdre sa couronne. La Hollande, accoutumée à remplir ses poches en vidant celle de ses voisins, craint, à son tour, de justes represailles, et ne demande pas mieux qu'à finir. Le roi de Sardaigne éprouve, à ses dépens, que toute réflexion faite, il vaut encore mieux avoir les Français pour amis que pour adversaires. Le roi de Prusse ne se soucie plus de venir s'échauffer en France pour le profit de la maison d'Autriche : d'ailleurs ses généraux trouvent qu'il est encore plus agréable de boire le vin de Champagne dans leur propre pays que d'aller le vendanger sur les lieux. Réfléchissez-y un instant vous verrez qu'il ne reste guère de bonne foi dans cette caduque coalition que l'Angleterre et la maison d'Autriche, toutes les deux fort embarrassées du personnage périlleux qu'elles jouent aujourd'hui.

*TABLEAU de la situation de Paris depuis la mort de Robespierre, adressé au Rédacteur de cette feuille.*

IL paroît, monsieur, que le prétendu manteau d'impartialité, dans lequel vous vous enveloppez, dites vous, est percé à jour en plus d'un endroit. J'en appelle à ceux de vos lecteurs qui auront jeté un coup d'œil sur votre seconde quinzaine, où, tout en feignant de disculper Robespierre, vous nous le peignez cependant sous les traits de la plus noire tyrannie. Cela s'appelle couvrir de fleurs le poignard dont on veut égorger sa victime. N'auroit-il pas mieux valu, peut-être, le combattre à découvert que de lui porter dans l'ombre des coups d'autant plus perfides qu'ils partent d'une main qui sembloit d'abord vouloir le protéger ? Le tableau des mouvemens dont Paris a été agité depuis la mort de ce héros des Jacobins, le venge bien mieux que ne le feroit une longue apologie : je vous l'adresse avec d'autant plus de confiance qu'il rentre dans le plan de votre journal, et peut servir de suite à votre précis de la conjuration de Robespierre.

Dans les premiers instans, la chute tragique de Robespierre sembloit avoir réuni tous les esprits. On eût dit que cette catastrophe étoit le signal d'une paix générale, et qu'avec le tyran alloient être ensevelis, dans le même tombeau, toutes les haines, toutes les factions, tous les reffentimens. Une foule de personnages qui, jusqu'à cette époque, s'étoient tenus hermétiquement clos dans des caves ignorées, sortent gaiement de leurs asyles, et nous montrent leurs faces épanouies radieuses d'aise et d'allégresse. Ils se rencontrent, ils s'embrassent, ils se félicitent. Ah ! disent-ils, nous respirons enfin, le tyran n'est plus, et la guillotine a été terrassée avec lui. Il faut avoir été témoin de cette yvresse universelle pour s'en faire une idée juste : je dis universelle ; car ceux-là même qu'indignoit le plus vivement un aussi stupide délire, étoient forcés de se taire, ou du moins de gémir tout bas.

Un fait bien simple, et dont la vérité saute aux yeux de tout le monde, auroit dû cependant désabuser les patriotes et les mettre en garde contre le déplorable prestige d'un enthousiasme que plusieurs d'entr'eux partageoient de bonne foi, c'est la joie indécente et vraiment convulsive de tous les contre-révolutionnaires à cet évé-

nement ; s'ils avoient au moins eu la discrétion d'en dissimuler les éclats ; mais point du tout : c'étoit à son de trompes et jusques sur les toits, pour ainsi dire, qu'ils proclamoient la joyeuse et prochaine rentrée de cette bénigne et sainte contre-révolution, escortée de toutes ses machines et accompagnée de tous ses agrémens.

A l'aspect de ces hommes nouveaux, que Bicêtre sembloit avoir vomis tout d'un coup depuis la mort de Robespierre, ne croyez-vous pas voir ces essaims d'insectes malfaisans qui sortent, en bourdonnant, du cadavre d'une bête féroce ? En effet, tous ces misérables, jusques là tapis dans leurs trous, en sortent effrontément aujourd'hui, et portant en poche un bon passeport contre la dent de la guillotine, signé *Tallien et compagnie*. Ils vaguent par-tout impunément et recrutent en paix, dans les boues de Paris, de vertueux satellites à l'honorable cause qu'ils défendent.

Il faut en convenir ; la confiance avec laquelle ils annonçoient leurs nouvelles espérances, n'étoit pas tout à fait illusoire. En se déchainant avec véhémence contre l'arme de la terreur brisée tout d'un coup entre les mains du tyran, ils n'étoient que les échos fidèles de la voix publi-



que, et, pour la première fois peut-être, ils se trouvoient vibrant à l'unison de la convention nationale elle-même, qui, pendant les trois décades qui ont suivi la dernière catastrophe, n'a cessé de prêcher le modérantisme et de s'appitoyer sur le sort des victimes infortunées frappées du glaive vengeur de la loi.

Les Jacobins eux-mêmes avoient été forcés d'obéir au torrent. Cette enceinte sacrée sur laquelle avoit plané si longtems le génie de la liberté, s'étoit métamorphosée tout d'un coup en une arène impure où s'escrimoient impunément de vils athlètes que le démon lui-même de l'esclavage sembloit avoir salariés. Toutes les Euménides étoient dans leur cœur, mais le mot d'humanité étoit sur leurs lèvres. Ils tonnoient contre les déchiremens de l'anarchie et le feu roulant de la guillotine, mais ils ne nous en faisoient des portraits si hideux que pour mieux faire ressortir le tableau séduisant qu'ils ramenoient sans cesse de ce calme léthargique et bien plus meurtrier encore qui marche à la suite du char du despotisme.

Dans ces groupes nombreux qui, dans les jours d'orage, obstruent tous les carrefours de Paris, le changement n'étoit pas moins sensi-

ble. Jusques là on avoit pu les regarder comme les gardes prétoriennes de la révolution, mais aujourd'hui ils n'étoient plus que les lâches indicateurs du revirement subit de l'opinion publique.

Jugez, d'après cet exposé, si la cohorte contre-révolutionnaire n'étoit pas fondée à croire que l'heure du berger alloit enfin sonner pour elle. Ces messieurs y comptoient si bien qu'ils ne balancèrent plus à manifester en tous lieux et avec la plus grande énergie leur opinion anti-républicaine. Dans les cafés, chez les restaurateurs, aux spectacles, par-tout en un mot, on disoit à haute voix que la mesure étoit comble, qu'il étoit tems de finir, et qu'à tout prendre, il valoit encore mieux être gouverné par un bon père que par huit cents tyrans plus féroces encore qu'imbéciles. On alloit même jusqu'à calculer l'instant de la débacle, et l'on affirmoit qu'avant le terme de deux mois le François résipiscence redemanderait à deux genoux un roi comme sa dernière ancre de miséricorde.

En un mot, la contre-révolution couroit les rues à Paris, et la convention elle-même sembloit en avoir levé la première l'étendard.

Ces bruits d'une restauration prochaine de la

monarchie s'accréditèrent bientôt d'une manière imposante et circulèrent avec rapidité jusques dans les provinces limitrophes de la république. Ils y sont venus donner l'éveil, non pas aux vieux et véritables royalistes, mais à ces méprisables *métis* de la révolution, flétris du nom de *bis-cameristes*, qui ont cru enfin le moment arrivé de mettre, comme ils le disent, *la France en arbitrage*, et de serrer tous les partis dans les replis sinueux de leur écharpe indécise.

Ceci n'est point une plaisanterie, et rien n'est plus vrai que le nouvel arrangement projeté par les petits intrigants que je viens de vous signaler. Depuis quelques semaines tous sont en l'air, s'agitent, cabalent, et paroissent méditer quelque chose de grand. Je ne vous nommerai pas l'héroïne de ce parti; elle est connue, et l'on sait que c'est autour d'elle que viennent se rallier, dans ce moment, tous les roquets constitutionnels de la première législature, qui, après avoir froidement organisé l'anarchie, ont l'impudeur de déclamer aujourd'hui contre leur propre ouvrage, et l'impudeur plus grande de se porter pour arbitres et régulateurs suprêmes de la forme nouvelle de gouvernement qu'ils voudroient imposer à la France.

Telles sont les mains qui prétendent relever aujourd'hui le trône pour y porter le fils aîné de Philippe. C'est à ce jeune prince qu'est déferée la gloire d'étouffer constitutionnellement les coulevres des factions et de rallumer le flambeau brillant de la monarchie. On se flatte qu'héritier des vertus de son auguste père, on verra renaitre sous son règne les jours fortunés de Thémis et d'Astrée. D'ailleurs, son ame malléable encore aura revêtu, sans doute, avec docilité toutes les formes que se sera complue à lui donner sa vertueuse institutrice, la divine Sillery.

Qui dit Sillery, dit tout.

Peu de gens, en leur estime,

Lui refusent le haut bout (\*).

Et voilà comme un beau matin la France, qui s'étoit endormie républicaine, sera toute étonnée de se réveiller avec un roi, deux chambres, et un justaucorps constitutionnel taillé à l'Anglaise. Au reste, tous les rôles sont déjà distribués avec une intelligence rare: par exemple, c'est l'ancien rédacteur de la partie politique du *Mercure* qui s'est chargé de la fabrication du manifeste, et

(\*) LA FONTAINE, lib. VIII, fab. 13.

c'est au célèbre vainqueur de Gemmappe que sera confié le soin de l'aller mettre à exécution.

Pour que la fête fut complète, il faudroit encore qu'on put se flatter de revoir au timon des affaires cet homme incomparable au sort duquel les destinées de la France semblent avoir indissolublement été liées. Mais, hélas ! on assure que jusqu'aujourd'hui il demeure inébranlable et résiste à toutes les sollicitations. Il n'est aucune des laborieuses jouissances de l'ambition, dit-il, qui vailent un instant de l'oisiveté du sage ; aussi n'aspire-t-il qu'à rester caché dans l'heureuse obscurité qui l'enveloppe aujourd'hui. *Oblitus gallorum obliviscendus et illis.*

Convendez qu'il y a quelque chose de sublime dans ce détachement philosophique des grandeurs. Et en voyant ce grand homme cultiver de ses vertueuses mains l'oseille et la laitue dans son humble jardin, ne vous semble-t-il pas voir Charlesquint, mort au monde et enseveli vivant parmi les pères Hiéronimites, préférer la solitude du monastère de St. Just à tout l'éclat du premier empire de l'univers.

On se flatte cependant encore. Jusqu'à ce moment il a été sourd, il est vrai, à toutes les prières ; mais s'il voyait la France entière pleu-

rante à ses genoux ! Ah ! sans doute il consentiroit à lui ouvrir encore ses bras paternels et à ressaisir, pour la quatrième fois, les rênes égarées du char orphelin de la chose publique.

Alors tout iroit au mieux, n'en doutons point. Son apparition soudaine, semblable à celle de ces feux consolateurs qui luisent sur les navires au fort de la tempête, seroit le présage assuré du retour de la bonace, et bientôt, sous ses auspices, nous nous livrerions avec plus de sécurité que jamais aux doux exercices de la paix, je veux dire aux utiles combinaisons de l'agiotage.

Je le vois ; vous avez peine à croire à cette résurrection politique : quant à moi, je vous avoue que je n'en désespère pas. Nous savons, par expérience, comme l'observe assez plaisamment je ne sais quelle brochure, que ce grand homme est de la nature des astres, il s'éclipse, il tombe sous l'horison, mais il faut toujours qu'il reparoisse.

Je ne voulois que vous dire deux mots des projets républicanicides de la clique monarchienne ; mais, quoi ! j'ai entrevu le héros restaurateur de nos finances ; aussi-tôt l'enthousiasme m'a gagné, et l'on ne finit plus quand on parle de lui. Je reprends actuellement le fil des évé-



nemens. Si je vous ai mis un instant sous les yeux les espérances infiniment ridicules d'un parti profondément nul sous tous les rapports, ce n'étoit que pour mieux vous faire sentir les suites de la dangereuse révolution qui s'étoit faite dans les esprits depuis la mort de Robespierre.

On sait actuellement que c'est Tallien qui est en grande partie l'auteur d'un changement aussi inopiné. Depuis longtems il aspirait à jouer un rôle et à devenir chef de parti; mais jusques là tous ses efforts avoient été très-inutiles, et il s'en falloit considérablement que ses moyens ne fussent égaux à son ambition. Il avoit salé pendant longtems les murs de Paris d'une affiche périodique intitulée : *le Citoyen*, où périodiquement aussi il conseilloit le meurtre. Je me rappelle qu'en un endroit il invitoit les patriotes à traquer, dans un espace convenu, tous les aristocrates, afin qu'on put les fusiller avec plus de commodité : ailleurs il dit que l'arbre de la liberté ne prendra jamais racine tant que le sol sur lequel il est planté, ne sera pas vivifié et fécondé par le sang du dernier des royalistes égorgés. Ajoutons ici, que son frère d'armes, Fréron, le plus fougueux des Cordeliers, étoit

l'auteur d'une feuille ignorée aujourd'hui, mais très célèbre dans les premières années de la révolution, intitulée : *l'Orateur*, et auprès de laquelle le journal même du sanguinaire Marat palissoit, et pouvoit passer pour une amulette.

Et voilà les hommes qui viennent aujourd'hui nous vanter le modérantisme et tonner froidement contre le système de terreur imaginé par ce scélérat de Robespierre, qui vouloit, disent-ils, *acclimater* le meurtre en France. Juste ciel! de pareils missionnaires ne sont-ils pas faits pour discréditer la doctrine qu'ils ont l'audace de prêcher. Il y a certaines choses qui vont si mal à certaines bouches, et ce n'est pas à des mains encore dégoûtantes des massacres du deux Septembre, qu'il appartient de bâtir un temple à l'humanité.

La rigueur excessive mise à l'ordre du jour par le tribunal révolutionnaire, rigueur généralement imputée, quoiqu'à tort, à Robespierre, finit par donner des inquiétudes très-bien fondées à tous ceux qui craignoient, non sans justes raisons, d'y passer à leur tour. Telle fut l'origine du parti qui s'éleva contre Robespierre; parti qui, se grossissant à chaque instant de tous les

individus dont la conscience n'étoit pas parfaitement nette, devint bientôt formidable; Tallien eut l'adresse de pressentir, de préparer, peut-être, la direction nouvelle que prenoit l'esprit public. Il avoit d'ailleurs de vieilles injures à venger: ami et confident de Danton, ses jours avoient été souvent menacés, et il n'ignoroit pas que Robespierre, qui connoissoit depuis longtems ses vues secrettes et son ambition jalouse, cherchoit depuis longtems à se défaire de lui. Cette fois-ci ce fut la peur qui lui donna du courage; stimulé par ce puissant aiguillon, il n'hésita plus un instant à se mettre à la tête de la faction nombreuse qui redoutoit l'abordage de la guillotine, et a fini par culbuter enfin ce que d'imbécilles Parisiens appellent encore aujourd'hui stupidement le tyran.

Voilà le mot de l'énigme deviné! Voilà la *raison suffisante* de tous les roucoulemens élégiaques de cette lamentable horde de Jérémies qui, tout d'un coup et à point nommé, se sont trouvé des entrailles. *Vous êtes orfèvres, messieurs Josse*, pouvoit-on justement leur dire. N'allez pas vous imaginer que nous ayons la bonhomie de croire que ce soit par un accès subit d'humanité que vous gémissiez si moëlleusement

aujourd'hui sur les espiégleries de la guillotine! Eh! non; ce n'est que par un tendre et philosophique retour sur vous-mêmes. Vous criez contre la guillotine à peu près comme les brigands de grand chemin contre la maréchaussée, ou les voleurs de nuit contre les reverberes. Jugez d'après cela si, en la muselant prudemment comme vous venez de le faire, vous n'avez pas bien mérité de tous les escrocs, voleurs, galériens, et autres brigands contre-révolutionnaires qui craignoient d'être nivelés par elle.

On conçoit actuellement que tous les honnêtes gens dont je viens de parler, durent se serrer autour de Tallien, Fréron, Dubois-Crancé, Duplain, Lecointre de Versailles, etc. etc. comme autour de leurs chefs de file. Forts de l'appui du parti qui venoit de triompher à la convention, ils ont cru pouvoir se montrer impunément à découvert; mais c'est précisément ce qui les a perdus, en jetant le masque, on les a vus tels qu'ils étoient, et ils ont fait horreur.

Une autre circonstance qui n'a pas moins contribué à dissiper le prestige, c'est la célérité avec laquelle les limiers de Tallien se sont hâtés de déblayer les prisons. Il est certain que quand Pitt lui-même en eût ouvert les portes, il n'eût

pas pu trier les sujets plus judicieusement. Le patriotisme seul étoit consigné et n'osoit pas sortir, en revanche tout ce que nous avons de mieux à Paris en fait de coupe-jarrets étoit élargi à l'instant. On les voyoit courir par bandes chez leur libérateur et recevoir de lui d'honorables brevets de civisme.

Tout ceci cependant souffre quelques exceptions. Un petit nombre de patriotes, injustement détenus, se sont évadés par mégarde et ont échappé à l'œil vigilant de Tallien ; mais ils étoient réduits à se cacher, tandis que les autres erroient par-tout librement tête levée, en chantant des hymnes à l'humanité et en dégorgeant sur le cadavre de Robespierre tous les poisons dont leur ame étoit imprégnée.

Il étoit impossible qu'un contraste aussi scandaleux ne frappa pas la portion saine du peuple de Paris : c'est ce qui est arrivé ; l'opinion, égarée un instant, revient insensiblement sur ses pas ; les esprits les plus prévenus se désabusent, et je suppose que vous serez bien aise d'apprendre qu'actuellement le charme est à peu près rompu. Déjà les Jacobins ont repris leur première énergie, et vous savez sans doute qu'ils viennent d'expulser, avec opprobre, Tallien,

Lecointre et Fréron, aujourd'hui ensevelis tout vivans dans le mépris public.

Mais c'est la convention sur-tout, les nouveaux orages qui l'ont agitée et l'attitude imprévue qu'elle a prise tout un coup, qui ont particulièrement le droit d'appeller les regards de l'observateur. Immédiatement après la mort du tyran, on put la comparer au navire qui vient de perdre son pilote et flotte au hazard sur une mer inconnue ; mais cet état d'oscillation ne pouvoit pas durer longtems, bientôt les partis se prononcèrent avec force, et les débats prirent visiblement le caractère alarmant de ceux qui ont toujours précédé les grandes secousses.

Nous avons vu le moment, et peut-être ce moment n'est-il que reculé, où les successeurs de Robespierre, ainsi que ceux d'Alexandre, alloient célébrer ses funérailles en s'égorgeant les uns les autres sur son tombeau.

Dans les premiers momens l'harmonie parut parfaite. Un cri général contre le tyran et les brigandages qu'il avoit exercés étoit le point commun où sembloient venir expirer toutes les haines et se rallier tous les partis. On put croire un instant que la mort de Robespierre alloit enfin fermer les portes du temple de Janus ; mais



ce calme trompeur n'étoit que l'avant-coureur d'une affreuse tempête.

La tête du monstre étoit abattue, mais la queue méditoit déjà tout bas une revanche éclatante, et quoique d'abord elle ne donnât aucun signe de vie, elle n'en étoit pas moins très-vivace, comme Tallien l'apprit bientôt à ses dépens.

Cette fameuse queue de Robespierre est composée de deux tronçons, qu'il ne faut pas confondre, et qui, séparés dans le principe, ont finis par se renouer et faire corps ensemble. Le premier est formé du bataillon de tous les nombreux partisans du tyran disséminés dans toutes les parties de la république. Les autres, à la tête desquels on peut mettre Billaut-Varennes, étoient, il est vrai, les ennemis personnels de Robespierre, et s'étoient aidés à le culbuter; mais ils agissoient dans le même sens que lui, et se conformoient rigoureusement à la sévérité de sa marche révolutionnaire et de ses principes républicains. On conçoit actuellement qu'un intérêt commun a dû bien vite rapprocher deux fractions que des circonstances imprévues ou des motifs particuliers de vengeance et d'ambition avoient pu seuls désunir pendant quelques instans.

Le parti de Tallien étoit un ramassis de pièces rappor-

rapportées, mais trop incohérentes entr'elles; pour qu'on put se flatter de les voir faire longtemps bon ménage ensemble. C'étoit la terreur qui les avoit réunis sous le même étendard, Cordeliers, Feuillans, Bis-caméristes, Modérés, Fédéralistes, Contre-révolutionnaires, en un mot, de tous les poils et de toutes les couleurs; tels étoient les élémens hétérogènes qui composoient cette faction formidable dont le développement simultanée a failli étouffer la république encore dans son berceau.

C'étoit une des mille contradictions de cette étrange révolution de voir marcher sous une bannière commune les Cordeliers et les Royalistes réunis. Observons encore comme une bizarrerie non moins piquante que cette même faction, sans contredit la plus immorale de toutes celles auxquelles la fièvre révolutionnaire a donné naissance, s'est vue protégée dans les premiers pas qu'elle a faits, par l'imposante égide de l'opinion publique. Cependant ce dernier fait s'explique: le peuple horriblement fatigué de cette série non interrompue de meurtres qui, depuis près d'une année souilloient chaque jour ses regards, ouvroient les bras avec transport à un parti qui sembloit vouloir faire entendre la douce voix de

l'humanité au milieu des cris de tant de victimes, et faire succéder enfin les formes bienfaisantes de la justice aux combinaisons carnacières de la guillotine.

Tel est le portrait fidèle des deux puissantes factions qui viennent de croiser le fer l'une contre l'autre. Nous les avons vues pendant quelques jours en présence essayer leurs forces, s'observer, se tâter, et préluder par de vives et fréquentes escarmouches à l'action générale et décisive qui s'engagea le onze et douze fructidor.

Vous voyez maintenant les causes réelles de cette scission nouvelle. Le motif extérieur n'étoit que la différence des opinions sur la nature du topique qu'il convient d'appliquer désormais sur la playe de l'état. Employera-t-on le fer ou les calmants ? Le gouvernement continuera-t-il de régner par la terreur, ou remettra-t-il dans le fourreau l'épée révolutionnaire ?

Cette controverse s'agitoit avec chaleur depuis que la faction ralliée de Robespierre étoit sortie de la stupeur où l'avoit jetée les derniers évènements. Tallien ne se fit pas illusion sur ce changement ; il vit avec indignation que l'hydre qu'il avoit crue abattue recommençoit à siffler contre lui avec une vigueur nouvelle ; il résolut

alors de ne plus la marchander, et il se flatta que, lui ayant déjà coupé la tête, il n'auroit pas moins bon marché de la queue.

Le doux, l'humain, le sensible Tallien se croyoit si sûr de triompher qu'il ne craignoit pas de dire tout haut en pleine assemblée, qu'il falloit encore un cinquième acte révolutionnaire, c'est-à-dire un petit supplément à la dernière tûrie du 10 thermidor, ou, si vous l'aimez mieux, un petit coup d'éperon à la guillotine paralysée depuis la débacle en masse de la commune conspiratrice.

Les principaux meneurs de la faction anti-Robespierre, après être convenu de leur plan d'attaque, rédigèrent entr'eux les vingt et sept fameux chefs d'accusation dont Lecointre fit la lecture le 11 fructidor. Cet acte dénonciatif paroisoit n'être dirigé que contre les sept membres nominativement désignés, dont il étoit provisoirement bon de se défaire ; mais il n'est pas douteux que s'il eût été consacré par la sanction de l'assemblée, il seroit bientôt devenu entre les mains de la gent très-irascible des modérés une arme bannale dont ils auroient indifféremment frappés toutes les têtes qui n'auroient pas tourné avec la plus impassible docilité dans le

sens du modérantisme. Tallien, pour mieux disposer les esprits à écouter favorablement Lecointre, prononça à la tribune un discours très-étudié, et dont il attendoit le plus grand effet. C'étoit un insipide tissu de lieux communs rebattus contre les mesures sévères nécessitées par la crise révolutionnelle. Quand il eut été gagé par l'aristocratie, il n'eut pas pu plaider plus disertement en sa faveur; mais, hélas! toute cette éloquence fut en pure perte. Le piège étoit trop grossier; personne n'y fut pris, et l'on observa seulement, qu'en dernière analyse, la contre-révolution seroit le produit net des lumineuses conceptions si péniblement élaborées dans le cerveau de Tallien.

Lecointre avoit eu la gaucherie d'annoncer, la veille, la dénonciation qu'il se proposoit de lancer le lendemain. Il n'étoit pas possible de manœuvrer plus maladroitement. Ce tocsin imprudemment sonné, vingt-quatre heures à l'avance, donna le tems au parti menacé de se mettre en garde et de préparer ses contre-batteries. Le dénonciateur fut accueilli avec toutes les huées de l'indignation, et l'assemblée dérechef influencée, par l'heureux retour de l'esprit public aux vrais principes, se hâta d'imprimer sur le front

de l'infâme Lecointre la marque flétrissante réservée au calomniateur.

Ne sentez-vous pas, comme moi, que cette décision de l'assemblée réhabilite pleinement la mémoire de Robespierre? Quels étoient les crimes dont Lecointre inculpoit les sept membres des comités de salut public et de sûreté générale? Il les accusoit d'avoir tenu courbés tous les citoyens Français et la convention nationale elle-même sous la verge de la terreur; d'avoir versé des torrens de sang, et commis arbitrairement une foule d'atrocités inutiles. Et n'est-ce pas là précisément les mêmes délits que l'on impute à Robespierre? J'observe seulement que les chefs d'accusation, énoncés par Lecointre, étoient appuyés de pièces probantes, la plupart irrécusables, tandis que jamais rien de pareil n'a existé à la charge de Robespierre.

Mais convenons avec franchise de tous les faits dont on nous trace une peinture si effrayante, ils ne sont malheureusement que trop avérés. N'avons-nous pas vu la France parricide, déchirant de ses mains ses entrailles, et s'ouvrant elle-même les quatre veines pour boire son propre sang? Mais de ces calamités n'en accusez ni Robespierre, ni Collot-d'Herbois, ni Billaut-



Varenes etc. etc. Ils n'en sont pas plus coupables les uns que les autres ! Accusez-en la force impérieuse des circonstances , le malheur des tems et surtout le cours qu'a pris le torrent de la révolution , torrent qui ne peut être ni arrêté ni dirigé par les mains impuissantes de quelques chefs de parti.

Vous voyez donc que c'est à la révolution elle-même que la Convention auroit dû faire le procès. Pénétrée de cette vérité , elle a rejeté avec l'indignation la plus profonde la dénonciation perfide de Lecointre ; mais quand tous les faits qu'elle contient auroient été rigoureusement prouvés , elle auroit dû la rejeter encore. Si l'on traduisoit devant elle les citoyens qui ont assassiné Berthier , Launay , Foulon , ces premières victimes de la révolution , croyez-vous qu'elle les envoyât à la guillotine ? Non , elle leur donneroit le baiser d'amour fraternelle , et les renverroit couronnés du laurier civique.

Il est clair maintenant que la Convention , en repoussant par un mouvement spontanée la diatribe de Lecointre , vient de prendre sur son compte tous les prétendus crimes attribués à Robespierre , et de se déclarer solennellement la continuatrice de ce système de terreur , contre

lequel il est naturel d'entendre déclamer l'aristocratie , mais qui n'en est pas moins la véritable providence qui a fait triompher jusqu'à présent la France de tous les ennemis externes et internes conjurés contre son indépendance.

Vous sentez , monsieur , que je ne prétends point ici faire l'apologie de tous les abus où nous sommes tombés en suivant ce système. Ah ! oui , sans doute , la sévérité a souvent été poussée beaucoup trop loin , mais croyez que personne n'en a gémi plus douloureusement que les vrais patriotes. Il n'est pas un d'eux qui ne sente combien il seroit important de tracer la ligne précise de démarcation qui doit séparer enfin les excès d'un brigandage odieux , d'avec cette terreur salutaire qui vient d'être remise à l'ordre du jour.

Cette différence a été exprimée par je ne sais quel membre de la Convention avec une énergie admirable : Ce n'est pas , a-t-il dit , la hache toujours tombante , mais la hache toujours prête à tomber , qu'il faut présenter à l'œil épouvanté du pâle conspirateur.

Qu'est-ce que c'est que régner par la terreur ? C'est déployer à propos contre tous les machinateurs de crimes et de perfidies une juste sévé-

rité; c'est tenir continuellement suspendu sur leur tête le glaive impatient de la vengeance du peuple. Il faut qu'en voyant la contre-révolution, ils voyent en même tems la mort, et que ces deux images en se présentant à leurs yeux soyent éternellement accouplées l'une à l'autre.

Cet état est affreux sans doute. N'importe; il faut qu'il dure aussi longtems que durera la crise révolutionnaire; et comment Tallien a-t-il eu le front de dire que cette crise étoit passée! Quand est-ce que les trahisons de tout genre et renouvelées sous toutes les formes se sont succédées avec plus de rapidité? Quoi! vous venez nous parler de calme dans un instant où toutes les têtes sont imprégnées de poudre, où nous nous débattons avec violence entre les feux sans cesse rallumés de l'intérieur, et le fléau dévastateur d'une guerre dévorante! Vous en êtes le témoin, me disoit, il y a deux jours, un Jacobin effrené, à peine un conspirateur est-il frappé, qu'à l'instant vous voyez un conspirateur nouveau courir prendre sa place. *Plus on en tue, et plus il en revient*, et le feu de file dirigé par Robespierre suffisoit à peine pour éclaircir un peu les rangs des noires bandes contre-révolutionnaires.

Que voilà bien le langage exalté des Jacobins exagérés! Il me fit horreur, mais pour le réduire à ses justes limites, il paroît constant que nous sommes encore loin de l'époque heureuse où il nous sera permis de briser sans danger l'arme de la terreur, et de remettre dans son étui la faux de la guillotine.

Quoique les ennemis de la révolution ne soyent pas rangés sous une même bannière, ils n'en existent pas moins. Ils sont obligés, il est vrai, de se cacher, mais il nous font dans l'ombre une guerre sourde; et s'ils cessoient un instant d'être contenus par la digue de la terreur, vous les verriez bientôt, se débordant à vagues épanchues, courir ravager ces campagnes fortunées qu'éclaircit aujourd'hui le jour doux de la liberté.

Vous donc, qui tenez dans vos mains cet utile ressort, gardez-vous de le relâcher tout d'un coup. Que l'épouvante pèse sur la tête des traîtres de l'intérieur, comme elle plane sur le camp de nos ennemis. Faites comme Eole: il tient les vents renfermés dans des cavernes profondes; mais ils auroient bientôt mêlé le ciel avec la terre s'il leur lâchoit imprudemment la bride.

Que l'on m'explique cette fatalité étrange qui préside aux choses humaines! Il n'y a donc

point de milieu ; il faut, ou en revenir aux formes acerbes du patriotisme, véritablement un peu âpre de Robespierre, ou retomber dans un modérantisme qui nous ramènera ventre à terre à la contre-révolution.

Mais puisque nous en sommes sur Robespierre, savez-vous qu'il faut un espèce de courage pour s'avouer l'ami de cet homme là dans ce moment-ci. Si les absens ont ordinairement tort, à plus forte raison ceux qui sont morts. C'est un plaisir de l'entendre déchirer par les mêmes personnes qui seroient couchées tout à plat devant lui s'il étoit encore debout, et qu'il dirigeât encore le moulin où les assignats se triturent.

Il a voulu étouffer la révolution, disent-ils, et c'est lui qui a été étouffé par elle ; semblable à ces magiciens, qui après avoir eu longtems à leurs ordres une troupe de démons, finissent enfin par en être étranglés.

Je dois cependant ajouter, que les derniers événemens ont ouvert les yeux à bien des patriotes égarés de bonne foi. Les mêmes, qui naguères brisoient avec fureur les images de Robespierre, recommencent aujourd'hui à brûler

de l'encens sur ses autels, ou du moins, à verser quelques larmes sur son tombeau.

On dit quelquefois d'un homme dont on veut exalter le civisme, qu'il est à la hauteur de la révolution ; mais c'est la révolution elle-même qui a cessé d'être à la hauteur de Robespierre. Il a marché d'un pas égal avec elle tant qu'elle a suivi sans dévier le sentier de la liberté, mais à l'instant qu'elle a paru vouloir retrograder, il est demeuré à découvert, parce qu'il n'a pas eu la flexibilité de redescendre avec elle. Il seroit encore debout, s'il eut voulu faire comme ces vils intrigants, qui ont suivi avec souplesse toutes les ondulations de la révolution, et dont le patriotisme commode, toujours à l'ordre des événemens, s'allonge ou se raccourcit selon les différentes phases que revêt tour-à-tour l'esprit public.

N'en doutons point : la chute de Robespierre doit être considérée, sinon comme la cause, du moins comme le signe de la décadence de la révolution. Pour mon compte, je suis tellement persuadé de cette vérité, que j'ose prendre date de l'instant de sa mort pour marquer le point précis où a commencé la course rétrograde du char révolutionnaire.



Mais, nous dit-on, nous ne sommes plus au tems où une nation entière étoit sacrifiée à un seul homme. Robespierre étoit un tyran, et la tyrannie, sous quelque forme qu'elle se reproduise, appelle sur elle le poignard de Brutus. Eh bien, oui, Robespierre étoit un tyran, mais s'étoit le génie lui-même de la liberté qui l'avoit investi du pouvoir suprême; et plut au Ciel qu'il l'exercât encore, nous le verrions bientôt remettre au pas la révolution et l'esprit public dégradé.

Une telle tyrannie n'est que le développement plein de toutes les forces de la liberté, qui lutte contre le despotisme armé pour l'enchaîner. Si je voulois feuilleter les annales de l'histoire, je n'aurois que l'embarras du choix dans la foule des exemples; mais je ne vous citerai que les Romains, qui, assurément se connoissoient en liberté, et qui dans toutes les circonstances extrêmes créaient des dictateurs, dont le pouvoir illimité suspendoit à l'instant les fonctions de tous les magistrats de la république. Cette mesure a sauvé plus d'une fois la patrie. Voilà donc un despotisme légal et même nécessaire! Je doute même, quelle que soit la rigidité, la susceptibilité de votre patriotisme, que jamais vous eussiez pu

vous décider à appeler le glaive tyrannicide sur la tête de Cincinnatus.

Au surplus, il ne seroit pas inutile de déterminer avec un peu plus de précision l'acception de ce mot tyran. La tyrannie consiste à faire périr des innocens, et non pas à guillotiner des traîtres. Cet empereur de Maroc, dont la fantaisie étoit de faire empâler vifs les quinze premiers de ses sujets qui se présentoient à lui, lorsqu'il sortoit de son palais, étoit un tyran atroce; mais Sixte-Quint, qui versa des torrens de sang, a été placé, par l'histoire, dans le Panthéon des grands hommes, parce qu'il ne fit tomber que des têtes criminelles.

Attendons. Suspendons nos jugemens; ils sont presque toujours dictés par la plus aveugle prévention. Hélas! rien n'est plus vrai! Trop souvent nous distribuons au hazard le blâme ou la louange. Voyez avec quelle frivolité barbare nous déifions ou frappons d'anathème tour à tour! Mais le jour de la vérité luit enfin, et la postérité, toujours juste, vient casser nos téméraires arrêts; elle souffle à la fois et sur nos scandaleuses listes de proscription et sur nos ridicules brevets d'apothéose: souvent elle brise les statues élevées par les mains adulatrices de

faveur publique ; mais quelquefois aussi elle relève celles qu'avoient abattues les fureurs de l'esprit de parti. Ne pourroit-on pas graver sur la pierre sepulchrale de nos grands hommes du jour ce quatrain moral de notre ami Voltaire ?

Tel, ici bas, a plus d'une chapelle,  
Qui, dans l'enfer, est cuit bien tristement ;  
Et tel, au monde, on blâme impunément,  
Qui, dans les cieus, a la vie éternelle.

Signé PHILOPHOBE.

---

MON PAMPHLET, ou précis des principales causes qui ont préparé la révolution de France, par M. le Prof. LANTEIRES, membre de plusieurs Sociétés littéraires. A Lausanne, chez Durand et Ravel, libraires.

Vous trouverez dans ce petit ouvrage plus de choses qu'il n'y en a dans de gros volumes : c'est une miniature de la révolution ; mais souvent de grands tableaux, tracés avec prétention, sont moins difficiles à dessiner que ces esquisses légères : et c'est un secret connu de peu de personnes que celui de s'arrêter à propos et de savoir ne pas toujours tout dire.

On sent, en lisant cet opuscule, et c'est

en faire l'éloge en deux mots, qu'il ne tiendrait qu'à M. Lanteires de nous donner un ouvrage plus important : c'est ainsi que le même artisan qui fit un navire si petit qu'il se cachoit sous l'aile d'une abeille, construisit ensuite cette fameuse galère de l'un des Ptolomées qui portoit quarante rangs de rames.

Au reste, nous convenons volontiers avec M. Lanteires, qu'il est besoin de courage pour entretenir aujourd'hui le public de politique, et nous sentons peut-être plus vivement que lui combien cette tâche est pénible. Il a fait, à son tour, le saut périlleux entre Carybde et Sylla ; et grace au pavillon neutre qu'il a sagement hissé sur sa petite barque, il la fait heureusement cingler entre ces deux écueils : il ne lui en a coûté qu'un petit coup de chapeau, en passant, à l'aristocratie ; ça n'est pas cher.

Nous avons trouvé un mot précieux dans la brochure de M. Lanteires : *Gardez-vous*, nous dit-il, *de confondre l'impartialité avec la tiède indifférence*. Rien de plus juste ; l'une décele le courage, mais l'autre n'est que la livrée de la lâcheté. Si vous vous trouvez jeté au milieu des partis qui déchirent un empire, il faut bien opter entre la rose rouge ou la rose blanche ; la neu-

tralité seroit alors plus dangereuse encore qu'elle n'est criminelle : *Neutralitas nec amicos parit, nec inimicos tollit*. Mais si, de bonne fortune pour vous, vous avez échappé à la tempête ; si un flot bienfaisant vous a jeté par hazard sur le rivage, et que vous ayez entrepris de dessiner alors quelques-unes des scènes dont vous n'êtes plus que le spectateur, c'est alors qu'il faut faire main basse sans pitié sur vos affections les plus chères, et qu'une impartialité sévère devient une vertu.

M. Lanteires cite dans son ouvrage un mot de J. J. Rousseau, qui nous a frappé, nous l'avouons, d'une stupeur profonde : *Je préfère hautement l'aristocratie à tout autre gouvernement*, écrit-il à M. de Montmorin, vol. 33 de ses Œuvres, édition de Genève. Il est très-plaisant qu'après une profession de foi aussi nette, aussi précise, on voye encore la France entière aux genoux du célèbre citoyen de Genève.

Nous aimerions à suivre dans toutes ses sinuosités le fil dont M. Lanteires se sert pour nous promener dans les détours inextricables du labyrinthe révolutionnaire. Mais observons-le seulement à l'instant où il rencontre dans sa course ces deux hommes célèbres, qui, semblables aux deux gémeaux de la fable, ont tour-à-tour manipulé  
les

les finances de l'ex-monarchie Française. C'est un plaisir de l'entendre quand il parle de M. de Calonne : ce qu'il en dit coule de source ; mais arrivé à M. Necker, son embarras devient visible, et l'on sent qu'il a véritablement peiné en travaillant ce morceau-là ; c'étoit un véritable tour de force. Il nous paroît que M. Lanteires s'en est tiré avec prestesse, et tous les gens de l'art lui en sauront sans doute très-bon gré.

Encore un mot : on lit pag. 37 du Pamphlet, qu'à la seconde rentrée de M. Necker dans le ministère, *il fit de son mieux*, et détermina le roi à la convocation des Etats-Généraux. Nos aristocrates ne conviendront pas de ce *mieux-là*, et il est douteux qu'ils veuillent compter parmi les obligations qu'ils ont à l'ex-ministre, la part très-active qu'il a prise en effet à cette convocation.

M. Lanteires insiste avec force sur le danger des discussions qui s'agitent dans la plupart de nos cotteries. Si de ce choc jaillissoit quelquefois l'étincelle brillante de la vérité ! Mais comme vous savez, c'est à quoi l'on songe le moins. Témoins assez souvent de ces bruyantes contro-



verses, je dois ajouter, qu'il est un point sur lequel les esprits les plus divisés finissoient toujours par se réunir : c'étoit, après avoir longuement et inutilement disputé sur les affaires de France, de convenir tout d'une voix des inappréciables avantages du gouvernement, à la fois ferme et doux, sous lequel nous avons le bonheur de vivre.

Nous revenons à M. Lanteires, pour lui répéter l'assurance de tout le plaisir que nous a fait la lecture de son aimable Pamphlet. Plut au ciel que nos brochures du jour fussent écrites avec autant de sagesse et de goût que la sienne ! Mais, hélas ! aujourd'hui, il est tant de *garçons politiques* qui se mêlent d'écrire ! C'est un très-grand mal sans doute. Qu'y faire ? Il y a longtemps qu'il dure, et il durera toujours.

---

*EXTRAIT des derniers bulletins de Paris.*

A l'instant où l'on se flattoit de voir renaître le calme à Paris, un événement imprévu vient de rejeter cette ville dans la crise inquiétante dont elle sortoit à peine. Ce que nous avions prévu commence à se réaliser ; une première victime a été offerte par la vengeance aux ma-

nes de Robespierre ; Tallien vient d'être assassiné, mais heureusement la blessure qu'il a reçue n'est pas mortelle. Il est certain, que quand il se seroit fait assassiner exprès, il n'eût pas pu mieux calculer. Cet événement a relevé tout d'un coup sa faction qu'on avoit crue abattue sans retour. Merlin de Thionville, le poignard à la main, est descendu contre les Jacobins dans l'arène sanglante des combats. " Enfin, il faut parler, a-t-il dit : La Convention frappera-t-elle les scélérats, ou se laissera-t-elle frapper par eux. Existe-t-il des continuateurs de Robespierre ? Cette question est décidée, le sang d'un patriote vient de couler : les amis de la justice, ceux, qui les premiers ont menacés Robespierre du glaive de Brutus, n'ont pas l'intention de passer sous le gouvernement tyrannique ".

Le peuple ne veut plus deux autorités, il veut que le règne des assassins finisse. . . . Eh bien ! je les dénonce les assassins de mon pays, les brigands qui se sont emparés de cette société perfide, qui, *n'ayant plus de trône à renverser*, veulent renverser la convention. . . . Un homme qui a trempé ses mains dans le sang des vieillards, des femmes et des enfans, craignant d'être sacrifié à des vengeances personnelles, veut reporter la terreur dans le sein de la Convention, et rappeler le gouvernement terrible que les amis du peuple voudroient extirper même des pages de l'histoire ".

" Vous ne voulez pas être dominés par des égorgeurs, et cependant, on avoit donné l'ordre

de fusiller en route plus de cent victimes que le comité révolutionnaire de Nantes a fait traire à Paris ”.

“ Il est bon, disoit-on hier aux Jacobins, que les crapauds du marais lèvent la tête, ils seront tués plutôt... Convention ! s'écrioit-on encore, dis enfin, si tu veux sauver le peuple; et les Jacobins en masse, escortés de leurs tribunes, devoient venir vous faire cette insolente question... Carrier, Billaud - Varenne et Barrère étoient nommés rédacteurs de l'adresse... Oui, la Convention sauvera le peuple, et n'ira pas chercher les bras des assassins... On a osé dire encore que *le cri de vive la Convention étoit le cri de ralliement des aristocrates* ”.

“ Je crois, citoyens ! qu'en voilà assez pour déterminer la Convention à faire un hospice des Jacobins et à défendre à ses membres d'y assister ”.

„ Les faits que j'ai énoncés sont constants ; si quelques doutes s'élèvent sur leur véracité, je demande à être mis en arrestation... Peuple ! arme toi, s'il le faut, de toute ta puissance, et, la loi à la main, lance ta foudre sur le repaire des tyrans ”. Les plus vifs applaudissemens ont souvent interrompu Merlin pendant le cours de sa virulente diatribe.

Avez-vous observé cette petite phrase soulignée, *n'ayant plus de trône à renverser*. N'est-elle pas un reproche formel adressé aux Jacobins ? Ne semble-t-il pas que le modérantisme veuille leur faire un crime aujourd'hui d'avoir exécuté la monarchie ? Quoiqu'il en soit, cela

s'appelle ne pas biaiser, et il n'étoit pas possible de jeter le gand aux Jacobins avec plus de franchise ; nous espérons qu'ils le relèveront également de bonne grace, et qu'ils ne refuseront point le combat. Voilà donc un nouvel orage qui se noircit sur la tête des Parisiens, et qui, vraisemblablement, ne tardera pas à crêver.

Cette imprudente levée de boucliers de Merlin de Thionville a été une pomme de discorde jetée au milieu de la convention : *chacun s'est déclaré pour son chien, pour son chat*. Dubem, vivement inculpé, a répondu de même ; une preuve, a-t-il dit, que les grenouilles du modérantisme et les crapauds de l'aristocratie s'agitent encore, c'est la demande qui vient de vous être faite de dissoudre les Jacobins.

Un autre député a observé que Merlin de Thionville, en appelant la dissolution des Jacobins, appelloit celle de la convention elle-même. La Convention, en effet, a-t-il dit, n'existe que par les Jacobins ; mais il est tems de mettre fin à tous ces scandaleux débats ; le moment est venu de repousser d'insolentes diatribes par le glaive vengeur de la loi. L'aristocratie relève la tête ; elle fait feu des quatre pieds, et voudroit nous envelopper de nouveau dans ses réseaux perfides. Déjà les émigrés ont envoyé leurs fourriers à Paris pour retenir des loges à l'opéra. C'est dans les couloirs de ce théâtre que s'organise la contre-révolution, et c'est dans les boudoirs ambrés de nos impures que se balancent les destinées de la république.

Il est bien douloureux d'avoir à retracer le

tableau de ces divisions fatales, qui doivent nécessairement nous amener une nouvelle explosion : je dis explosion, et c'est le mot propre. Paris dans cet instant se trouve placé sur un magasin de poudre, et je vois des énergumènes courir tout autour la mèche allumée à la main. Gare la première étincelle.

Puissent ces tristes présages se trouver démentis par l'événement ! En attendant la machine entière souffre de ces funestes tiraillemens. Seroit-il donc vrai que la destinée de la république pût être attachée à celle d'un seul homme ? Non, sans doute, et l'édifice de la liberté repose sur des bases immortelles. Les hommes passent et les principes restent. Voyez cependant, depuis la mort de Robespierre, il semble que le ciel ait regardé la France d'un œil irrité : tout va en déclinant, et cette mort semble avoir enrayé les armées Françaises comme elle a enrayé l'esprit public.

Néanmoins, on ne peut pas dire qu'elles soient entièrement stationnaires. Valenciennes et Condé sont repris, et le sol républicain est maintenant purgé. La Guadeloupe vient d'être reconquise, et l'Ecluse a passé sous le joug. Ces bandes si belliqueuses, et dont on nous faisoit une énumération si pompeuse continuent à fuir devant des armées, qu'ils disoient être composées de leurs cochers et de leurs ci-devant laquais. Ils falloient, disoient-ils, faire une trouée, percer la France, tomber sur Paris comme des fourageurs, et venir reprendre jusques sous les voutes du temple de la représentation nationale les drapeaux

suspendus pris à la bataille de Gemmape. Tous ces foudres de guerre sont aujourd'hui devenus doux comme des moutons. Ils s'enterrent derrière la Meuse dans de profonds terriers, où Jourdan se dispose très-sérieusement à aller les enfumer. Il n'attend pour cela que sa jonction avec l'armée qui vient de reprendre en courant les quatre places égarées de la Flandre Française.

Il se confirme que le prince de Cobourg quitte le commandement de la grande armée Autrichienne. Il a fait à son armée des adieux nobles et touchans, que nous regrettons de ne pouvoir pas insérer dans cette feuille. Tous les véritables amis de la cour Impériale sont consternés de la disgrâce de ce général. On connoît ses exploits contre les Turcs et sa brillante campagne contre Dumouriez ; mais il a été malheureux un seul jour, et tout a été oublié. C'est l'archiduc Charles, doublé par le colonel Mack qui prend sa place ; on assure qu'il n'a accepté le commandement qu'à la condition expresse que la cour de Vienne fera passer de nouveaux corps de troupes sur la Meuse. En effet, de nouvelles levées filent du côté du Rhin, et il paroît certain que les Autrichiens n'ont point encore abandonnés le projet de recommencer la campagne et de reconquérir les Pays-Bas.

La principale ambition des Français, à part l'invasion de la Hollande qui se tire en longueur, seroit de se rendre maître de toutes les contrées situées sur la rive gauche du Rhin. Comme nous l'avons déjà dit, la nature semble avoir destiné ce fleuve à former les limites naturelles des deux



Empires. Ce seroit véritablement la muraille de la Chine, qui mettroit la France à l'abri de toutes les incursions des barbares, du moins de ce côté-là.

Tous les regards, dans ce moment, sont fixés sur Varsovie, et le nom de Koczinsko est le cri sacré auquel se rallient aujourd'hui, en Pologne, tous les soldats de la liberté. Si jamais ce nouveau volcan venoit à se confédérer avec le volcan de la révolution française, ils couvrieroient bientôt l'Europe entière de leur lave combinée. Les monarques coalisés ont senti le danger, aussi veulent-ils se hâter d'étouffer dans son berceau celui des deux dont l'éruption n'a pas encore développé toute son activité. Ils concentrent toutes leurs forces sur Varsovie, dont le siège a commencé le 31 Juillet. Le seul côté de cette ville sur lequel les Prussiens puissent diriger leurs attaques est couvert par un camp retranché que défendent cinquante mille hommes aux ordres du brave Koczinsko.

Voici quelques détails sur l'assassinat de Tallien. A minuit et quart, nuit du 23 au 24 Fructidor, 10 Septembre. Il a été assailli dans la rue des Quatre-Fils, au coin du ci-devant palais Soubize, par un homme de la taille de cinq pieds environ, chapeau rond, redingotte foncée. En lui portant le pistolet sur la poitrine, l'assassin s'écrie: Tiens, coquin! il y a long-tems que je t'attends. — Le coup part. Il frappe l'épaule gauche. Tallien est renversé. Des Citoyens accourent et transportent Tallien dans son domicile, rue de la Perle. Sa blessure n'est pas dangereuse.